

ENTREVUE

Abla Farhoud
et la folie du livre

Page F 3



ENTREVUE

Miriam Toews et le deuil
de l'enfance

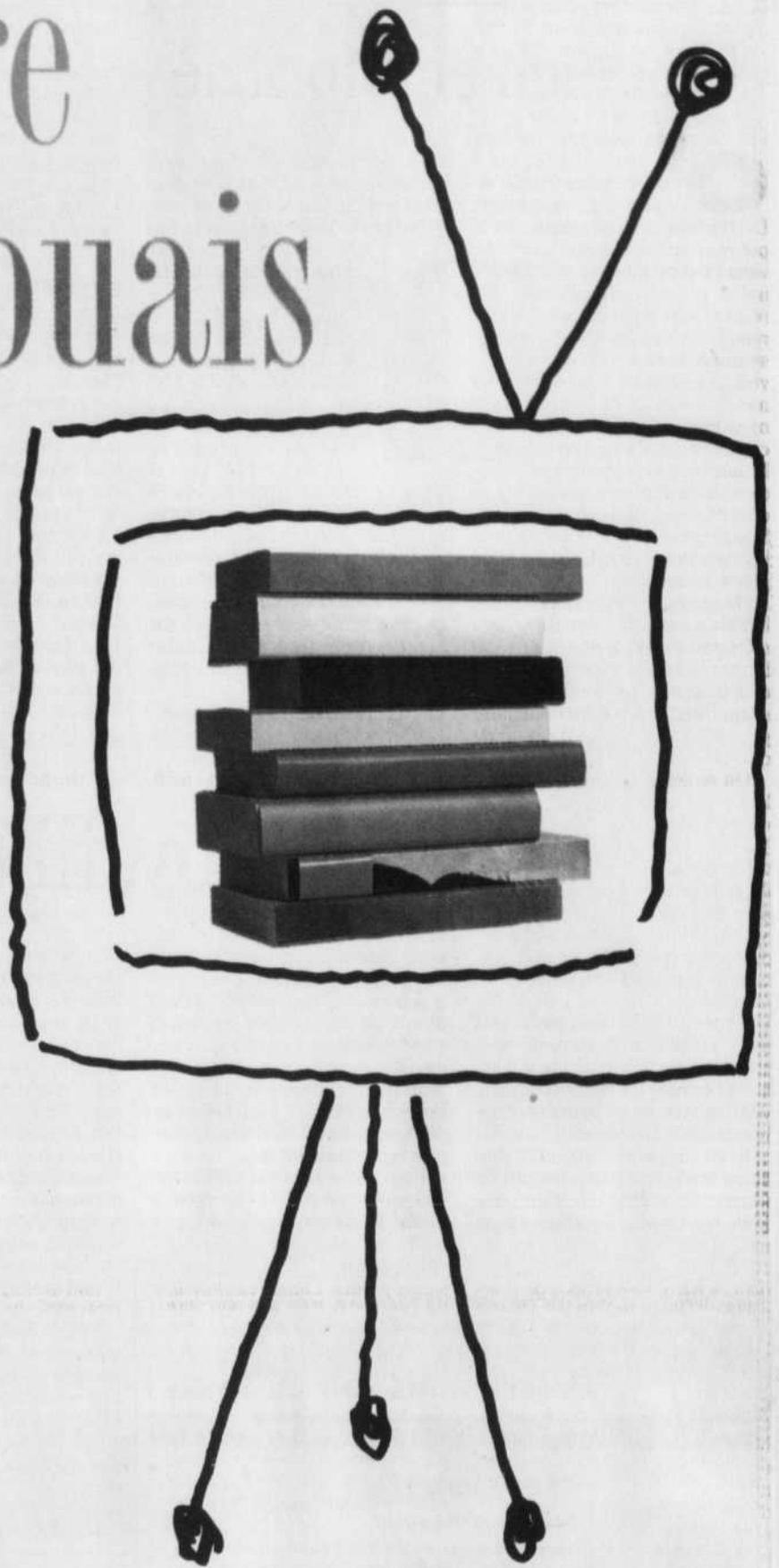
Page F 5



Salon du livre de l'Outaouais

Mille mots derrière une image

*Clin d'œil aux œuvres
qui nourrissent le petit
et le grand écran*



On met en vedette

la littérature qui a été

portée au petit ou au

grand écran

FRÉDÉRIQUE DOYON

Silence, on lit! Avec ce slogan, le Salon du livre de l'Outaouais (SOL) articule pour la première fois une partie de sa programmation autour d'un même thème. Cette 26^e manifestation a osé la rencontre entre les mots et l'image, entre les livres et leur dérivé télévisuel ou cinématographique.

Plutôt que de lutter contre ces images voleuses de mots, comme le propose notamment une importante campagne de publicité de Gallimard en France, le SOL profite de l'engouement actuel des Québécois pour leur cinéma et leurs productions télé maison. Le troisième salon du livre en importance au Québec rappelle ainsi que derrière plusieurs récents succès des petit et grand écrans se cachent souvent des ouvrages littéraires.

«On a choisi le thème «De la plume à l'écran» en concertation avec le milieu de l'édition, explique la directrice générale de l'événement, Stéphanie Ethier. On met en vedette la littérature qui a été portée au petit ou au grand écran. On s'est dit qu'on ferait un petit clin d'œil au Festival du film de l'Outaouais, qui se déroule en même temps que nous. On a aussi mis l'accent là-dessus parce que, très prochainement, on verra davantage de films inspirés de romans.»

Elle rappelle alors la récente publication du scénario de Dany Laferrière chez Leméac, les quelques acteurs qui prenaient récemment la plume et toutes ces figures qu'on associait au petit écran et qui sont devenues auteurs: les Danièle Ouimet et autres Janette Bertrand, sans compter, du côté plus littéraire, les Michel Desautels et les Louise Portal. Plusieurs livres jeunesse de Dominique Demers, invitée d'honneur du

salon cette année, ont fait l'objet de documents télévisuels et le feront encore dans un avenir proche. Invité d'honneur thématique, Patrick Senécal a vu son roman fantastique *Sur le seuil* se transformer en l'un des premiers films québécois du genre à l'automne 2003. «Il trouvait intéressant ce mariage parce que souvent le cinéma et la littérature sont perçus comme des ennemis», rapporte Mme Ethier.

Les autres invités spéciaux ont presque tous été liés directement ou indirectement au cours de leur carrière au médium de l'image. La présidente d'honneur, l'auteure et journaliste Lucie Pagé, a notamment été correspondante en Afrique du Sud pour Radio-Canada. Auteure de *Mon Afrique*, récit autobiographique de son amour pour un leader de la lutte contre l'apartheid, elle prépare un nouvel ouvrage à caractère plus historique sur cette région du continent noir. Au chapitre de la littérature jeunesse, Raymond Plante, qui compte une cinquantaine de livres pour jeunes et adultes à son actif, a également participé à près de 1000 émissions télévisuelles à titre de concepteur, de scripteur ou de chercheur. Pour représenter les auteurs de la région, Jacques Lamarche et Danièle Valée complètent la liste des invités.

Pour faire place à l'image, le SOL a par ailleurs donné de l'ampleur à son volet bande dessinée en conviant des illustrateurs et dessinateurs de renom: les Français Jean-Claude Fournier, créateur de la série *Les Crannibales*, qui avait repris les aventures de Spirou dans les années 70, et Jean Plantureux, alias Plantu, célèbre caricaturiste du journal *Le Monde*.

Inauguré l'an dernier et très apprécié du public, le volet conte sera lui aussi étoffé pour cette deuxième mouture,

tant dans sa version pour jeunes («Conte et réglisse») que dans celle pour adultes («Conte et porto»). Les «Causeries du samedi» prennent également du galon avec six conférences sur des sujets d'actualité: Bruno Roy combattra les obscurités du discours, Laure Waridel défendra le commerce équitable, Michel Chossudovski abordera la mondialisation de la pauvreté. «On n'a jamais eu autant de grands noms en un volet aussi concentré», note Mme Ethier.

Ateliers, tables rondes, animations thématiques et spectacles pour jeunes s'ajouteront aux traditionnelles séances de dédicaces dans l'un ou l'autre des 228 stands de ce 26^e Salon de l'Outaouais.

Éditer en région

Seront présents également les deux principales maisons d'édition de l'Outaouais, Vents d'Ouest et Les Écrits des Hautes-Terres, ainsi que le regroupement des éditeurs canadiens-français, qui compte notamment L'Interligne, Vermillon et Prise de parole.

Si l'ensemble du milieu de l'édition livre actuellement un procès aux médias qui accordent peu de visibilité à la littérature d'ici, la lutte pour la survie est d'autant plus difficile pour les éditeurs littéraires des régions, peu nombreux et isolés. «Le défi n'est pas tant d'éditer des livres, c'est plutôt que nos livres soient en librairie et connaissent une bonne diffusion», souligne Collette Michaud des Editions Vents d'Ouest, de Gatineau. Il y a une diffi-

culté supplémentaire lorsqu'on est une maison d'édition littéraire située à l'extérieur du Grand Montréal.» Dans ce dur contexte, mieux vaut se trouver un créneau, ce qu'a fait Vents d'Ouest en développant la littérature pour adolescents.

«On a l'impression que nos livres, bien qu'ils soient de qualité, passent inaperçus», renchérit Pierre Bernier, des Editions des Hautes-Terres, petite maison qui se tire assez bien d'affaire en publiant poésie, contes et écrits intimes. Sa collection «Outaouais» est aussi très populaire, notoriété qui se bâtit en cultivant la fidélité d'un lectorat local plutôt qu'en tablant sur le soutien des grands médias. «On a la chance d'avoir un très bon bassin de lecteurs en Outaouais avec les universités, les collèges (des deux côtés de la frontière), la fonction publique. Dans 95 % des cas, mes ventes directes sont plus importantes que ce que je peux vendre en librairie.» Avec les lancements, le SOL permet donc une bonne partie de ses ventes. La maison d'édition y tiendra d'ailleurs son premier lancement de livre dans ce contexte, un ouvrage intime de Jean-Paul Filion.

Avec son budget d'environ un demi-million de dollars, le SOL est le salon du livre le plus fréquenté après ceux de Montréal et de Québec. L'an dernier, il a franchi la barre des 33 000 visiteurs, soit 2000 de plus que l'année précédente.

Le Devoir

du 16 au 20
mars 2005Sous la présidence d'honneur de Lucie Pagé
au Palais des congrès de GatineauSilence,
on lit!

26

Salon
du livre
de l'Outaouais

www.slo.qc.ca



LIVRES

Filière bédé au Salon du livre de Québec

Le salon accueillera cette année 678 auteurs et plus de 700 éditeurs, un record dans son histoire

ISABELLE PORTER

L'idée est si bonne que c'est à se demander pourquoi on n'y avait pas pensé avant. Le Salon du livre de Québec intègre à compter de cette année les activités du Festival de bédé francophone, a-t-on annoncé cette semaine en conférence de presse.

«Il y a une grande complémentarité entre nos activités, remarquait Philippe Sauvageau, le directeur du Salon du livre de Québec. Nous avions déjà des activités qui tournaient autour de la bédé, les éditeurs sont nombreux à en apporter et puis ça coïncide avec notre mission auprès des jeunes.» Fondé il y a 18 ans, le Festival de la bédé francophone de Québec se déroulait auparavant dans des centres commerciaux. Rendez-vous annuel des bédéistes québécois, il a aussi reçu dans le passé des grands noms du 9^e art en Europe, comme Roba, Enki Bilal et Lewis Trondheim.

«Nous avons une bonne notoriété auprès des amateurs de bédé, mais nous souhaitons élargir notre public», explique Thomas-Louis Côté, du festival de bédé. Pour son premier salon, le



SOURCE SALON DU LIVRE DE QUÉBEC
Le bédéiste et caricaturiste André-Philippe Côté.

festival mettra l'accent sur la nouvelle bédé québécoise et européenne. Le Québécois Paul Rabagliati (*Paul a un travail d'été, Paul en appartement...*) sera l'invité d'honneur du festival et on annonce la venue du lauréat du Grand Prix RTL au dernier festival d'Angoulême, Olivier Pont. Toujours dans la filière bédé,

le salon accueillera l'incontournable André-Philippe Côté, qui vient de publier *Le Docteur Smog* chez Casterman. L'auteur de Baptiste fera aussi l'objet d'une exposition où l'on présentera une sélection de ses caricatures. Enfin, on pourra voir l'exposition *Les débuts de la bande dessinée québécoise de 1904 à 1908 dans La Patrie et La Presse*, qui avait été présentée, l'an dernier, à la Bibliothèque nationale ainsi qu'en région.

Record

Le salon sera l'hôte cette année de 678 auteurs et plus de 700 éditeurs, un record dans son histoire. On compte sur la présence de têtes d'affiche comme Janette Bertrand, Chrystine Brouillet et Nathalie Petrowski, mais aussi sur le passage de jeunes auteurs prometteurs tels Nicolas Dickner, dont le premier roman, *Nikoski*, vient de s'attirer un concert d'éloges, ou encore Alexandra Larochelle, qui vient de publier son premier roman, *Au-delà de l'univers*, à 11 ans.

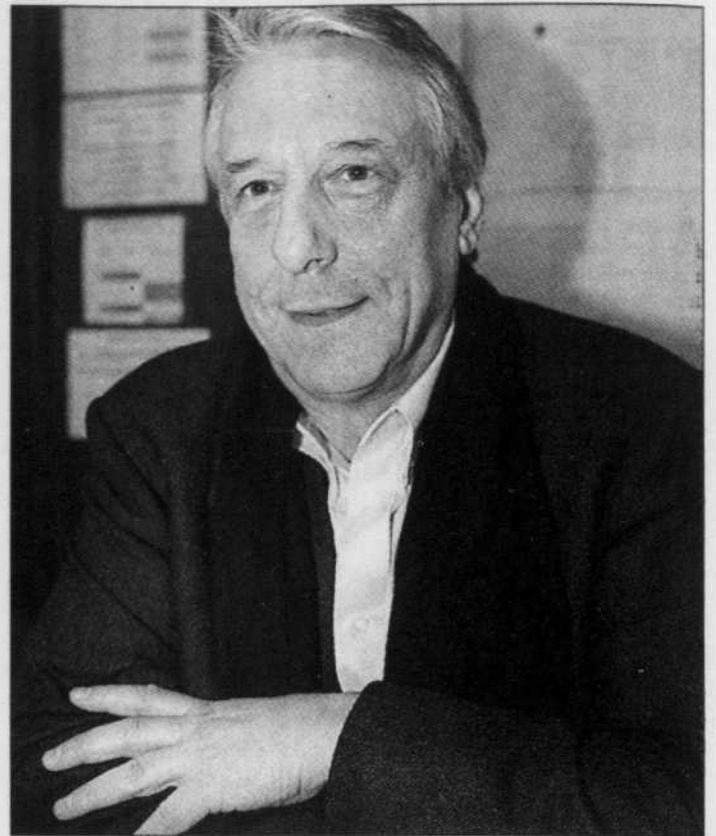
La cuvée d'auteurs étrangers est plutôt modeste, avec une poignée de noms tels l'historien français Michel Winock (*Le*

Siècle des intellectuels) ou encore le spécialiste de la Russie Youri Afanassiev (*Cette grande lueur à l'Est*).

Selon Philippe Sauvageau, le salon a préféré investir dans l'«animation autour du livre»: «Par rapport à l'ensemble des salons, nous disposons de pas moins de quatre scènes avec des activités d'animation et un programme recherché que nous produisons nous-mêmes. Ce ne sont pas des activités offertes par les éditeurs.» Le programme regorge en effet de conférences sur divers sujets d'actualité tels le Vioxx, les sages-femmes, les relations hommes-femmes ou encore les nombreuses émissions de radio diffusées en direct.

Parmi les événements «maison» du salon, on compte enfin l'hommage rendu à Gilles Kégle, infirmier de rue bien connu de Québec pour son dévouement envers les personnes démunies et malades. M. Kégle fait l'objet d'une biographie qui doit paraître chez Boréal le 31 mars prochain.

Au Centre des Congrès de Québec
Du 6 au 10 avril
www.silq.org



L'historien français Michel Winock

SOURCE AFP

ROMAN QUÉBÉCOIS

Fille du Roy, fille de joie

CHRISTIAN DESMEULES

D'abord paru en anglais chez un éditeur britannique spécialisé en «fiction érotique féminine» (*The King's Girl, Black Lace, 1996*), ce roman de Sylvie Ouellette suit à la trace et sans grand art le désir de Laure Lapière, une jeune orpheline française placée comme domestique chez les Lampron, un couple «libertin» qui ne

perd pas de temps à parfaire son éducation sexuelle.

Après quelques mésaventures plutôt agréables, dont un séjour prévisible dans un couvent, la jeune fille se retrouve parmi les quelques centaines de «filles du Roy» qui, de 1665 à 1671, ont été dotées par Louis XIV afin de peupler la Nouvelle-France.

Pour cette seconde partie, qui ne compte en réalité que pour la moitié du roman, même scénario,

autres lieux, toujours quelque part entre la métaphore lourde et l'allusion chatouilleuse: «Sa rosée jaillit de sa vallée humide, sa douce odeur se fondant à celle de Madame, remplissant la chambre d'un arôme capiteux.» Au programme de ce récit où l'Histoire, on l'aura compris, se révèle assez vite secondaire: domination, saphisme, «canina nuptia» et autres plaisirs partagés.

Récit érotique parfaitement convenu, sirop commercial traversé de longueurs et d'approximations historiques, *Une libertine en Nouvelle-France* fait partie de cette catégorie malheureuse des «livres qu'on ne lit qu'une seule fois». Il faut par ailleurs n'avoir jamais lu une seule ligne de Fougeret de Montbron (*Margot la ravaudeuse*) ou de Boyer d'Argens (*Thérèse philosophe*) pour croire, comme le prétend l'éditeur, que ce roman puisse s'inscrire «dans la grande

tradition des romans libertins des XVII^e et XVIII^e siècles».

Efficace selon les points de vue, mais rapidement répétitive, l'œuvre est sans éclat et risque de décevoir le lecteur plus exigeant. Mieux ancré dans cette Nouvelle-France du XVII^e siècle, le roman aurait pu faire œuvre d'imagination et d'exotisme en nous montrant, par exemple, la jeune protagoniste répondre aux ardeurs d'une bande de fougues et «francs» Hurons, ou bien recevoir l'hommage sans retenue d'une famille de rats laveurs. Et pourquoi pas?

UNE LIBERTINE EN NOUVELLE-FRANCE
Sylvie Ouellette
Traduit de l'anglais
par Michel Saint-Germain
VLB éditeur
Montréal, 2004, 336 pages

ÉCHOS

Jacques Ferron, vingt ans plus tard

Afin de souligner le vingtième anniversaire de la mort de cet écrivain majeur, la Société des amis de Jacques Ferron, en collaboration avec plusieurs groupes, organise tout au long de l'année plusieurs événements autour de son œuvre: expositions, lectures, rencontres, conférences, publications. L'année Ferron a été lancée cette semaine à la Maison des écrivains à Montréal. Dans le cadre de ces activités, *Le Devoir* publiera bientôt, entre autres documents, un texte inédit de l'auteur de *L'Amélancheur*. Pour plus d'information sur l'année Ferron, on peut consulter le site Internet www.ecrivain.net/ferron/. - *Le Devoir*

l'Ontario y seront réunis afin d'offrir au public leurs collections de livres anciens et de cartes. Le prix d'entrée est de deux dollars. Les enfants de moins de 10 ans accompagnés d'un adulte peuvent y accéder gratuitement. - *Le Devoir*

La poésie en question

Pourquoi écrit-on (et lit-on) de la poésie? A qui s'adresse celle-ci? Ce sont quelques-unes des questions qui seront abordées lors d'une lecture-débat organisée conjointement par l'Union des écrivains et écrivaines et la Maison de la poésie, le 21 mars prochain, dans le cadre de la Quinzaine de la poésie. Les poètes Hélène Dorion, Yves Gosselin et Tristan Malavoy-Racine profiteront de la Journée mondiale de la poésie pour lire des textes mettant en question la place, le rôle et les particularités de cet art des mots à une époque où règnent la consommation et le rendement. Puis ils débattront de ces enjeux, sous la gouverne de Stéphane Despatie. Une réservation s'impose pour assister à cette rencontre qui se déroule gratuitement à la Maison des écrivains, au 3492 de l'avenue Laval. - *Le Devoir*

Livres anciens en fête

La 13^e édition de la Foire du livre de Westmount donne rendez-vous aux amateurs des livres, dimanche 13 mars, à la Selwyn House School (95, Côte Saint-Antoine), de 10h à 17h. Comme à l'habitude, une vingtaine de libraires du Québec et de

Écosociété

Passez nous voir au Salon

STAND 150 SÉANCES DE SIGNATURE

Laure Waridel
Acheter, c'est voter
Samedi 19 mars, de 15h00 à 17h00
et de 18h30 à 19h30

J.-Claude St-Onge
L'envers de la pilule
Samedi 19 mars, de 13h00 à 17h00
et de 20h30 à 21h00
Dimanche 20 mars, de 10h00 à 12h30
et de 13h30 à 15h00

Michel Chossudovsky
Mondialisation de la pauvreté et nouvel ordre mondial
Samedi 19 mars, de 17h00 à 18h00
et de 19h30 à 20h30

Françoise David
Bien commun recherché
Dimanche 20 mars, de 14h30 à 16h30

SALLE LA DÉSERTE-A CONFÉRENCES

Laure Waridel
Samedi 19 mars, de 17h30 à 18h30

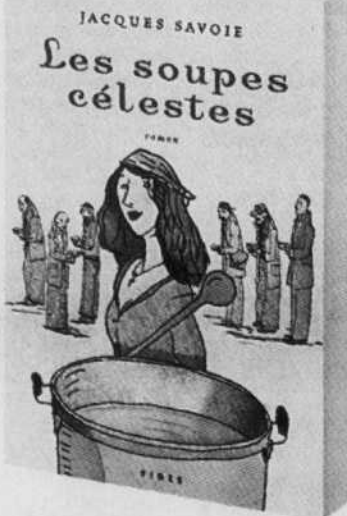
Michel Chossudovsky
Samedi 19 mars, de 18h30 à 19h30

J.-Claude St-Onge
Samedi 19 mars, de 19h30 à 20h30

LES ÉDITIONS
Écosociété
www.ecosociete.org

Un roman savoureux, pour tous les affamés d'amour!

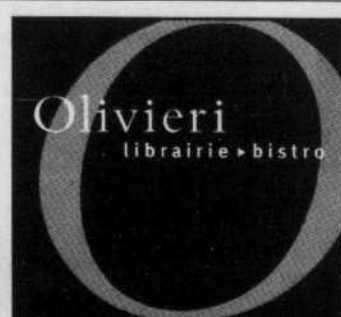
280 pages • 24,95 \$



Jacques Savoie sera au Salon du livre de l'Outaouais

ÉDITIONS FIDES - STAND 126

Samedi 19 mars 11 h - 12 h
13 h - 14 h
19 h 30 - 20 h 30

www.editionsfides.com

OLIVIERI
Au cœur des débats

Lundi 14 mars 2005
à 19 heures

Places limitées
Billets en vente à la librairie 5\$

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

L'HOMME EST-IL EN VOIE DE DISPARITION AU QUÉBEC ?

À l'occasion de la parution du livre, *La planète des hommes* sous la direction de Mario Proulx aux éditions Bayard Canada

PARTICIPANTS

MARIO PROULX réalise des documentaires à la radio de Radio-Canada. Il a occupé les fonctions de journaliste et de reporter international. Il est parolier pour, entre autres, Daniel Lavoie et Lara Fabian.

MARC CHABOT est professeur de philosophie. Il a été un des premiers auteurs québécois à traiter de la masculinité.

ROSE-MARIE CHAREST est psychologue, conférencière et chroniqueuse radio. Elle préside l'Ordre des psychologues du Québec.

ANIMATEUR

RICHARD MARTINEAU co-anime *Les Francs-Tireurs* à Télé-Québec. Il signe également la chronique *Ondes de choc* dans *Voir*. Essayiste, il a publié trois ouvrages et agit comme directeur de collection aux éditions du Boréal.



La fin du monde est arrivée

l'Inconvénient no 20

disponible en librairie et en kiosque

Aussi dans ce numéro : fictions, chroniques et Virginia Woolf inédite

Pierre Chastenay
Alain Roy
Gilles Marcotte
Isabelle Daunais
Pierre Vadeboncoeur

www.inconvenient.ca

LITTÉRATURE

ENTRETIEN

La folie comme métaphore

« Un livre qui ne fait pas peur à celui qui l'écrit n'est pas un livre », affirme la romancière et dramaturge Abla Farhoud

CHRISTIAN
DESMEULES

À l'évidence, Abla Farhoud aura toujours des questions à brûler. À près de soixante ans, la dramaturge et romancière s'interroge toujours avec la même intensité sur le bonheur et la finalité de l'existence. Elle carbure à l'essentiel et adresse à la vie les questions qu'il faut.

Drame polyphonique qui se joue au sein d'une famille musulmane disloquée vivant à Montréal, *Le Fou d'Omar* est son troisième roman, après *Le bonheur a la queue glissante*, qui lui avait valu le prix France-Québec/Philippe-Rosillon, et *Splendide solitude* (L'Hexagone, 1999 et 2001).

Née au Liban, Abla Farhoud est arrivée au Québec avec sa famille à l'âge de six ans. Suivront quelques allers-retours au Liban, en France et au Québec, une carrière de comédienne, des études, un mariage et des enfants, puis l'arrivée à l'écriture. Depuis *Quand j'étais grande* en 1982, la première de ses pièces de théâtre, jusqu'à *Maudite machine*, en passant par *Les Filles du 5-10-15*, son œuvre de dramaturge est lue et jouée au Québec, en France, en Belgique et aux États-Unis aussi bien qu'au Liban. L'exil, le devoir de mémoire et la parole enfermée des femmes sont ses thèmes de prédilection.

« Si l'immigration est la métaphore de l'humain, puisque l'humain sort du ventre de sa mère et doit se débrouiller par la suite, passage après passage, la folie est sans doute celle de l'immigration. Elle en est la quintessence, confie-t-elle dans ce petit café du Mile-End où elle a ses habitudes. Et nous sommes tous en réalité des immigrants, des êtres morcelés et dépossédés. En tant qu'immigrants, pendant longtemps, on ne sait plus qui on est parce qu'on a besoin du regard de l'autre qui nous identifie. » Qui nous identifie, mais qui parfois nous marque à jamais et nous isole.

Créer pour se construire

Un père fou de son fils, un fils aîné souffrant de maladie mentale (« enténébré » depuis la mort accidentelle de sa jeune sœur), un frère écrivain aliéné qui a changé de nom, de langue et de religion, puis un voisin « pure laine » au cœur immense qui reconstruit comme il peut le casse-tête de cette famille fermée sur elle-même. Qui est le fou parmi ceux-là? Qui est dépossédé? Le père, le fils, le pur esprit?

Le Fou d'Omar est une intense, émouvante et engagée leçon d'ouverture et de tolérance dans laquelle Abla Farhoud donne tour à tour la parole à chacun de ses personnages, dans un mélange souvent viscéral de langues (arabe, anglais, français ou joual), de rythmes et de douleurs intimes.

Avec comme détonateur de l'écriture une seule image forte sortie du chaos: un homme mort dans une maison vide et son grand fils qui tourne dans la pièce, affolé et désespéré. « Et moi j'étais comme lui, raconte Abla Farhoud, je ne savais pas du tout quoi faire avec le mort.

Est-il possible de trop aimer? La famille est-elle une prison ou un espace de liberté?

Petit à petit, le roman s'est construit à partir de cette image incontournable. Je me suis mise à sa place et je l'ai fait parler. Je suis entrée dans son corps. » À cet « enfant fou qui a peur », elle a par la suite voulu donner une histoire, des frères et des sœurs, une voix qui dit ce qu'on ne soupçonne pas. La maladie mentale, l'omniprésence de la mort, la douleur de l'enferme-

ment dans une différence impossible à effacer.

Puis elle a laissé le livre s'écrire sous ses yeux. « Comme avec un enfant, dont on ne sait pas ce qu'il va attraper de la vie, le livre va où il veut. » Il arrive aussi que la réalité s'y fasse une place écrasante, que des événements imprévus ou insaisissables bouleversent l'écriture, voire la paralysent — comme c'est d'ailleurs arrivé durant toute une année à Abla Farhoud. « Écrire, reconnaît l'écrivaine, c'est aller à la découverte de ce qu'on ne conçoit pas. Je n'ai à peu près rien décidé d'avance. »

Un fou est-il un homme?

Après avoir exploré la solitude et l'isolement des femmes dans ses deux précédents romans, comme d'ailleurs dans presque toutes ses pièces de théâtre, elle prête aujourd'hui la parole à quatre hommes. Même solitude, autre sexe, enfermement identique. « Je me suis aperçue que l'amour paternel pouvait aussi être quelque chose d'étouffant. »

Est-il possible de trop aimer? La famille est-elle une prison ou un espace de liberté? Et comment, lorsqu'il grandit sous le regard et la dépendance d'un père trop présent, un jeune homme peut-il devenir un homme? Le bonheur est-il autre chose que l'absence de malheur?

Comme le laissent deviner ses nombreuses phrases en forme de point d'interrogation, écrire est un questionnement sans repos pour Abla Farhoud. Un lent travail d'éclaircissement du réel. Une affaire de besoin et d'intensité. Besoin de dire, assurément, mais d'abord, et peut-être surtout, urgence vitale d'être entendue. « Écrire est mon bonheur le plus grand et mon plus grand désespoir, confie Abla Farhoud en riant de cette exigence. Ce sera toujours pour moi les deux côtés de la même médaille. » Et comme pour Rawi, alias Pierre Luc Durand, le frère écrivain qui se reconstruit en prenant la plume, elle retrouve en écrivant le bonheur absolu de l'enfance. La seu-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

« Écrire, reconnaît Abla Farhoud, c'est aller à la découverte de ce qu'on ne conçoit pas. Je n'ai à peu près rien décidé d'avance. »

le façon d'être soi, d'être en vie et de poser sans cesse les bonnes comme les mauvaises questions.

Le personnage original et contemplatif de Lucien Laflamme est celui, reconnaît sans réserve l'écrivaine, qui lui ressemble le plus. Elle y a coulé son regard humain et sensible, tout entier tourné vers l'autre, curieux et enrichi de la différence des autres. Et c'est à travers lui que l'émotion nous saisit. Ce roman rassembleur, que l'on pourrait sans exagérer qualifier de « post-11 septembre », est une histoire née de la peur (« L'émotion est toujours autobiographique », insiste-t-elle) et d'un désir très fort de communiquer sa foi en l'humanité.

« Un livre qui ne fait pas peur à celui qui l'écrit n'est pas un livre », fait-elle dire à l'un de ses « hommes » dans le roman. Une phrase qu'Abla Farhoud ne craint pas de reprendre à son compte. Mais côté lecteur, assurément, le livre touche sans faire peur et retentit au-delà des différences.

LE FOU D'OMAR

Abla Farhoud
VLB éditeur
Montréal, 2005, 192 pages

Les conseils de vos libraires indépendants

LE SILENCE DE MOZART

Vania Jimenez, Québec Amérique, 24,95\$

« Un roman captivant qui fait d'habiles allers-retours entre une certaine Grande Noireceur et notre époque. Une voix, avec ses multiples narrations, qui laisse percer la lumière, la musique, la vie quoi ! »

YVES GUILLET librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)

COUP DE COCHON

Jean-Pierre Davidts & Anne Villeneuve (ill.), Boréal Maboul, 8,95\$

« Jean-Pierre Davidts a visé juste en inventant cette savoureuse et tordante histoire de ce cochon qui veut détrôner le Roi Léon. Plaisir assuré pour les jeunes lecteurs. »

ÉRIC SIMARD librairie Pantoute (Québec)

NIKOLSKI

Nicolas Dickner, Alto, 22,95\$

« Une lecture qui nous laisse croire qu'à l'instar des personnages de ce merveilleux récit, nous ne sommes jamais vraiment seuls. Un livre sensible, intelligent, qui vient rafraîchir le paysage de la littérature québécoise. »

MARIE-BELLE GIRAR librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)

LE JEU DE L'ÉPAVE

Bruno Hébert, Leméac, 17,95\$

« Un écrivain désabusé de la vie, en panne d'inspiration et qui adore voyager (...) Ce roman est à lire ; plus loin que l'anecdote de voyage, il nous amène avec humeur dans les dédales de la vie. »

JEAN MOREAU librairie Clément Morin (Trois-Rivières)

LE RETOUR D'ANCA

Michel Lavoie, Vents d'Ouest, 9,95\$

« Une histoire des plus touchantes qui ouvre une fenêtre dans l'univers des réfugiés politiques et qui suscite une réflexion pertinente sur le terrorisme. »

SUZANNE DUCHESNE librairie Monet (Montréal)

Les poètes de l'Amérique française

Proposent
Un récital de Denise Boucher

Un poète des Écrits des Forges

Avec :

Claude Lapointe, mezzo-soprano

Anne-Marie Bernard, piano

Une présentation de Valérie L'Italien

Lundi 14 mars à 19h30

Chapelle du Musée de l'Amérique française
2, Côte de la Fabrique, Québec
(418) 692-2843

Mardi 15 mars à 20 h

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal
465, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
(514) 872-2266

Abla Farhoud

Le thème du *Fou d'Omar* est celui, universel, de la maladie mentale et de l'aliénation qu'elle entraîne chez les autres membres de la famille. Avec beaucoup de finesse et d'amour, l'auteure plonge au cœur des êtres pour en révéler les failles secrètes, les blessures jamais guéries et l'immense solitude à laquelle chaque individu tente d'échapper.

vlb éditeur

www.edvib.com



Roman • 192 p. • 19,95\$

le libraire

Journal littéraire bimestriel

Février 2005

Maintenant en librairie



www.lelibraire.org

Le portail du livre au Québec

Avec l'aide de Patrimoine Canada

Canada

Une réalisation des librairies indépendantes :

LIBRAIRIE
PANTOUTEMORIN
Livre • Café
Appareil • RépertoireLes
BouquinistesLIBRAIRIE
LE FURETEURLibrairie
Monet

Informations : info@lelibraire.org

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Roman-fleuve

Aline Apostolska propose une lecture personnelle et romancée du XX^e siècle yougoslave

CHRISTIAN DESMEULES

Dans ce roman en trois tableaux, quatre générations se succèdent et incarnent, à travers des rêves d'amour et d'idéaux, l'histoire d'un pays aujourd'hui disparu: la Yougoslavie. Quatre générations au sein d'une famille de Yougoslaves avant l'heure: Macédoniens, Serbes, Herzégovins ou Tziganes, socialistes et grands bourgeois, révoltés et conformistes.

«Les Balkans, a un jour déclaré Churchill, produisent plus d'histoires qu'ils ne peuvent en consommer.» Au cœur de cette marmite de langues et de religions, nœud bien serré de passions et de rangs, le dernier roman d'Aline Apostolska redonne figure humaine à une aventure idéaliste qui a traversé le siècle et qui a aussi fini par l'embrasser.

Un territoire inflammable creusé de quelques rivières qui emportent ailleurs, qui font rêver et remplissent rarement leurs promesses. C'est le cas de la Neretva, qui arrose Mostar puis coule «entre la pierre et la pierre» avant de se jeter dans l'Adriatique. «Les fleuves, c'est comme une bouée de sauvetage autour de la terre. L'eau, que lui donnent les humains, leurs rires, leurs larmes, leur sang, leurs rêves et leurs folies, l'eau les porte plus loin.»

A partir des cahiers tenus par

sa mère journaliste durant les dix années qu'a duré le conflit dans les républiques de l'ex-Yougoslavie, la jeune narratrice essaie de recomposer l'histoire de sa famille. Donner vie à ces «chroniques d'outre-tombe» qui accompagnent la fin d'un monde impossible pour que la Yougoslavie devienne un roman et que l'on n'oublie pas.

Inspirée de sa grand-mère

«Je n'ai pas connu Bernarda, confie son arrière-petite-fille française, mais en moi survit son charisme. Son féminisme aussi, bien sûr, son féminisme d'avant-garde, sa révolte, son indépendance, ses espoirs déçus, cette douleur séculaire que les femmes se transmettent, sans savoir se l'épargner.» Cette femme qui a passé sa vie à combattre les «xénophobies ordinaires», l'auteur ne s'en cache pas, elle est directement inspirée de sa propre grand-mère.

La jeune Bernarda, «différente et maudite», austro-hongroise et catholique, est emportée hors de son village natal en Herzégovine par l'hypnose du désir. Impulsive et obstinée, elle unit sa destinée à Teodor, Macédonien orthodoxe, descendant d'une famille de «princes terribles». En 1929, année de la création de l'Etat yougoslave, le couple s'installe à Sarajevo, «capitale des conspirations et des coups montés». Un peu plus tard, vivifiée par la mort et les épreuves, Bernarda se blinde contre un mariage qui tourne rapidement au malheur,

isolée par ses origines et sa langue au sein de la famille de son mari.

Suivant une chronologie tronquée, Aline Apostolska saute par-dessus la Seconde Guerre mondiale et la dizaine d'années qui ont suivi, avant de s'attacher au destin des trois fils de Bernarda, puis de sa petite-fille Tea.

«Jeune, on veut croire que les différences n'offrent que des opportunités de complémentarité, que les victoires remportées à deux ne peuvent que consolider une union, voire la justifier. On refuse de savoir que les débuts recèlent les prémices de la fin. Puis on devient adulte.» Il en va peut-être des nations comme des hommes et des femmes. Désirs de conquêtes, passions déçues, espoirs trahis. Peut-on comprendre la guerre et la folie des hommes? Peut-on seulement comprendre l'amour? Et pourtant, «que serait l'homme qui renoncera à comprendre les étoiles?»

Une trilogie

Née en 1961 en Macédoine, ayant par la suite grandi et étudié en France, Aline Apostolska a publié plus d'une vingtaine d'ouvrages, allant de l'astrologie grand public jusqu'au roman. *Tourmente, Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie* (Leméac, 2000), puis *L'Homme de ma vie* (Québec Amérique, 2003) l'ont fait connaître du public québécois. Historienne de formation et journaliste culturelle depuis plusieurs années, elle vit au Québec depuis

1998. *Neretva* est le premier tome d'une trilogie qu'elle entend consacrer à l'histoire du XX^e siècle où, après les Balkans, elle portera son regard sur l'Amérique latine et l'Amérique du Nord. Dans chaque roman, comme dans celui-ci, un cours d'eau incarnera la pérennité.

Transposer une histoire personnelle et familiale en roman, rendre fautive une histoire vraie faite de souvenirs et de photographies jaunies sera toujours un exercice difficile. Aline Apostolska parvient à «saisir le bruit intérieur des choses». Mais il arrive que l'amour, la passion et la violence y soient souvent écrasés par une certaine pesanteur didactique, faite de longues suites de dialogues socio-économico-politiques, de leçons de choses et de l'Histoire qui nous font perdre le fil de l'intimité de certains personnages auxquels on s'attache.

Et c'est parfois l'ennui avec les fresques, où il arrive que l'approximation et le détail se côtoient jusqu'à se confondre. Saga historique et populaire aux extrémités pointues, *Neretva* n'est pas tout à fait le grand roman qu'on attendait d'Aline Apostolska, qui aurait été un mélange parfait de braise et d'intelligence, sans les artifices d'une narration aussi complexe.

NERETVA

Aline Apostolska
Québec Amérique
Montréal, 2004, 456 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Fréquenter l'extravagance

DAVID CANTIN

Depuis quelques années, Les Herbes rouges adoptent de nouvelles voix qui semblent plutôt à l'écart de modes et des tendances littéraires québécoises. Après Tania Langlais, Benoît Jutras ou encore Mario Brassard, c'est maintenant au tour de deux jeunes écrivains de se démarquer grâce à des récits décalés ou à l'insolite est sans cesse au rendez-vous. Avec une surprenante maîtrise de la langue, Mélanie Grenier et Marilène Gill laissent entrevoir un monde aux reflets aussi étranges qu'insensés.

Avant de suivre l'univers fantaisiste que Mélanie Grenier met en scène dans *Entre les vertèbres*, il faut d'abord lire attentivement ce court extrait emprunté à *Thomas l'imposteur* de Cocteau: «Toujours est-il que le désordre vivace, vainqueur de l'ordre massif, n'en était pas moins du désordre. Il favorisait l'extravagance.» Il est vrai que ce premier livre mise beaucoup sur le désordre, de même que sur une foisonnante extravagance. D'une page à l'autre, on croise un homme à tête de chat, des gnomes,

plusieurs nains, ainsi qu'un cortège de personnages imaginaires qui déambulent sans trop savoir pourquoi. En fait, ces courtes proses elliptiques donnent naissance à une tribu qui peu à peu lève le voile sur les états d'âme d'un être en plein éveil. Il ne s'agit pas ici de tout comprendre, mais bien de voir derrière ces actes éphémères l'extension d'une quête intérieure qui suit le cours instable des jours. L'effet de surprise bouscule les attentes et désorienté le lecteur qui ne sait plus trop quoi penser. «Tu dors en forme de cube ou de rotonde. Dans tes rêves tu marches pieds nus, tu as soif. Pourtant on en vient à se demander si ton sommeil est perturbé par les grands doigts qui entortillent tes tripes, les dents qui grinotent ta lèvre du bas, les épées qui sortent de ta narine, le sabot de corne à l'entrée de ton oreille.»

En filigrane de ces observations méticuleuses où la violence paraît aussi innocente que familière, on entrevoit les bribes d'une relation amoureuse qui tourne rapidement au désastre. Le fantôme d'un ancien amant se métamorphose pour mieux corrompre l'imaginaire de

cette narratrice à l'abandon. De plus, les images chez Grenier opent souvent pour la distance au profit d'une confiance réductrice. Il en résulte un texte habile qui étouffe dans son besoin de se libérer, en extrêmes, de quelques souvenirs aux limites du réel. *Entre les vertèbres* se distingue grâce à des phénomènes inexplicables qui en disent pourtant très long sur le sujet de ce livre.

Curieusement, *Une eau de chien* de Marilène Gill se rapproche à bien des égards de l'histoire plutôt extravagante de Mélanie Grenier. D'autres personnages se succèdent sans le moindre enchaînement logique. Du coup, on saute du merveilleux à la haine la plus féroce en l'espace de quelques lignes. Des scènes terrifiantes s'accumulent dans un monde au calme presque indécent. On pourrait même parler d'une «inhumanité tranquille» à la lecture de ces proses poétiques où le sens part souvent à la dérive. «Sur le parvis de l'église, ils plantent des tessons. Quand ils arrivent en haut des murs, la jeune femme se vide de son sang. Le jeune homme se scinde en deux — jeune homme, jeune femme

— et va à la recherche d'autres bouteilles. On nomme ce jeu la baie des chiens.»

Loin d'une quelconque urbanité prévisible, ces paysages inquiétants par l'entremise de détails qui gravitent autour d'une sensation de tumulte cauchemardesque. Qui est cette femme qui cherche à mettre le doigt sur la mort qui rôde dans les parages? En l'espace de quelques paragraphes, Marilène Gill ouvre une brèche sur les nombreux mystères qui habitent ce petit village du Nord. En moins d'une cinquantaine de pages, on découvre dans *Une eau de chien* un territoire sombre où l'humain comme les animaux prennent des allures perverses. Il faut dire que les apparences sont parfois trompeuses.

ENTRE LES VERTÈBRES

Mélanie Grenier
Les Herbes rouges
Montréal, 2004, 62 pages

UNE EAU DE CHIEN

Marilène Gill
Les Herbes rouges
Montréal, 2004, 54 pages

Avalés

Il y a du tragique, du merveilleux, de la tristesse, de la tendresse en grappes dans le premier roman de Jonathan Harnois. Mélangeant prose poétique et lucidité, *Je voudrais déposer ma tête* raconte sans complaisance les sentiments de Ludovic après le suicide de son ami et ses efforts pour donner un sens à sa vie. Roman sur le désarroi, la colère et la douleur face à la mort d'un ami, *Je voudrais déposer ma tête* est une œuvre de déraison désespérée et subversive écrite par un auteur dont la sensibilité à la langue est manifeste.



Suzanne Giguère

Penser avec le cœur

La ville natale de Félix est «terrifiante de souvenirs». Avec une clarté saisissante, Ludovic revoit leur silhouette dans le solstice d'été. Les deux amis, givrés, euphoriques, exultent. «Nous étions épuisés à force de rire et de trembler.» Les gendarmes ont des sourires de chats, la tête de Félix est une racine de gingembre, Ludovic voit un paon dans la rue «avec sa robe extraordinaire de plumes frissonnantes».

Ludovic n'en peut plus de contenir ses «hyper-sentiments». «Je n'ai plus le choix de regarder ta mort, Félix, et me sentir seul comme un astre.» Il sent naître en lui une nécessité. «Des phrases, des flammes. Des mots hurlants de sortir, d'expirer les angoisses et les songes.» Les mots épongent les émotions qui envahissent ce récit de deuil et de vie.

Avalé comme l'a été jadis la Bérénice Einberg de Ducharme, avalé «par le fleuve trop grand, par le ciel trop haut, par les fleurs trop fragiles, par les papillons trop craintifs», Ludovic, dans un sursaut de révolte, refuse de «vieillir dans les vapeurs de la lassitude, de reproduire les mêmes mouvements innombrables, comme autant de spasmes désespérés».

Sur le quai, Andelle et lui respirent le large ensemble. Ludovic demande à vivre encore, ne serait-ce que pour aimer Andelle «comme la nuit dernière [...] aimer avec le ventre, penser avec le cœur [...] me déposer la tête enfin».

Jonathan Harnois traite le thème délicat du suicide par petites touches sensibles et nous donne à lire un récit poétique poignant. L'auteur à l'imaginaire fantaisiste invente des métaphores qui se répondent à quelques pages de distance, crée des atmosphères, les défait aussitôt, déforme les mots pour en faire jaillir un nouveau sens. Il faut, pour entrer dans ces pages, une lecture lente si on veut apprécier le style imagé et tout en douceur de ce jeune écrivain qu'il faudra surveiller de près. De très près.

JE VOUDRAIS DÉPOSER MA TÊTE

Jonathan Harnois
Éditions Sémaphore
Montréal, 2005, 96 pages



Jonathan Harnois traite le thème délicat du suicide par petites touches sensibles et nous donne à lire un récit poétique poignant.

DÉBAT

Faut-il avoir peur de vieillir ?

Mythes et peurs sociales autour du vieillissement

Le vieillissement de la population dans les pays industrialisés s'accroît et les répercussions démographiques, économiques et sociales sont nombreuses. Des professionnels de la santé tentent d'apporter des solutions aux problèmes rencontrés par les personnes âgées notamment dans leur maintien à domicile comme l'explique M. Rapiñ dans son ouvrage *Stratégies pour une vieillesse réussie* paru aux éditions Hygiène et Santé en 2004. Avec deux de ses confrères, il nous parlera du vieillissement et de la vieillesse.

Jeudi 17 mars à 19 heures

En collaboration avec l'Institut de gérontologie sociale du Québec
CSSS René Cassin NDG du Montréal-Ouest

Pour saluer Gérard Bessette

JACQUES ALLARD
Collaboration spéciale

«C'était un cœur d'or, un être sensible, honnête, aimant ses étudiants et son peuple.» Voilà ce que m'a dit Irène Bessette après la mort de son mari, survenue le lundi 21 février dernier, vers 15h40. L'écrivain aurait eu 85 ans le 25. Depuis deux ans, il vivait dans une maison de retraite. Depuis un mois, il mangeait peu. La veille de son départ, il respirait mal. Et le 21, la morphine a fait son œuvre de mort douce.

J'arrête l'addition des détails ultimes, comme le grand romancier l'aurait peut-être aimé, réaliste et arithmomane à ses heures. On le voit chez quelques-uns de ses narrateurs, enivrés de mesure et de calcul: chez le Jodoin du *Libraire* et davantage avec Jérôme Chayer (*La Commensale*). Il n'en était pas moins l'être sensible dont m'a parlé sa compagne. Je l'avais constaté à chacune de nos rencontres. La première, en 1970, pour l'entretien que j'ai publié, avec toutes ses hésitations, dans une édition scolaire du *Libraire*. La dernière, en 1996, alors que je m'étais rendu, rue Frontenac, à Kingston, dans l'espoir de faire bientôt rééditer chez Québec Amérique les grands livres déjà disparus du marché: *Les Anthropoïdes* et *Le Semestre*, en particulier.

Cette fois, il était tout souriant mais n'avait plus de conversation autre que celle du moment présent. Marchant à petits pas, attentif à tout, il ne parlait plus de son travail d'écrivain, arrêté depuis la parution de *Dires d'Omer Marin* (1985). Il devait me donner la permission de lire son journal déposé aux archives de la Bibliothèque nationale, ce qui était

beaucoup, mais ce fut tout. Il répondait moins que jamais aux questions le concernant, lui ou son œuvre. Je n'ai jamais pu faire publier ni le remarquable *Journal (1940-1985)*, sans doute le dernier ouvrage qu'il ait préparé et qui attendra encore 35 ans avant de paraître, ni les titres disparus. L'œuvre devait donc se terminer sur les *Dires*. Et sur le silence par trop symbolique de ses 20 dernières années.

J'ai donc encore une fois été renvoyé au terrible et fascinant incipit de toute l'œuvre romanesque: «Dis ce que tu voudras, c'est emmerdant» (début du premier roman, *La Bagarre*, paru en 1958). Parce que c'est, trahi dans son sens littéral, l'énoncé fondateur de l'œuvre même. L'aveu du mal-à-dire. J'avais découvert ce roman pendant mes études de lettres à l'Université de Montréal, dans un séminaire d'Albert LeGrand, un ami de Gérard Bessette. Après avoir vu l'émergence de la parole dans *Le Libraire*, j'avais été ramené à cette difficulté génétique de l'expression. Je fus donc à Kingston comme à Saint-Joachim, la réalité ne se détachant guère de la fiction.

La force d'une faiblesse

Ce qui tout de même me réjouissait et me réjouit toujours, c'était de voir comment un grand artiste transforme toujours son handicap en force. Car le mal-à-dire bessettien aura porté jusqu'au bout, jusqu'à ce long silence de la dernière étape. Le psychocritique (voir son autoanalyse dans *Mes romans et moi*) aurait encore beaucoup à glaner là-dessus. Je me garderai d'aller plus loin sur ce terrain mais remarquerai qu'une telle force de silence fait hésiter quand se pose la question de la postérité.



ARCHIVES LE DEVOIR
Gérard Bessette

Quelle sera la sienne? Dans son article publié récemment dans *Le Devoir*, le romancier Daniel Gagnon regrette l'oubli dans lequel Gérard Bessette est tombé. Mais il semble oublier lui-même que son œuvre a été beaucoup enseignée et célébrée, dans les collèges et les universités, après avoir été consacrée du vivant de son auteur, en particulier lors du colloque de Kingston, en novembre 1980, mais aussi par de nombreux prix et l'élection de son auteur à l'Académie des lettres du Québec en 1988. Toutefois, il est vrai que depuis plusieurs années, elle est entrée au purgatoire, comme on disait jadis. Cela tient sûrement au fait de la rareté de ses œuvres en librairie et à l'absence des rééditions depuis longtemps attendues. Seul son *Libraire*, pour lui une œuvre au destin étonnant, court toujours, laissant dans l'oubli les romans les plus riches et les plus exigeants:

L'Incubation et sa nouvelle écriture, dont on célébrera peut-être cette année (où? qui? comment?) le 40^e anniversaire de parution, *Le Cycle* (1971) et sa chronique mortuaire, *Les Anthropoïdes* (1977), la fabuleuse histoire de l'humanité primitive, qu'il a mis au moins six ans à produire, *Le Semestre*, où il a tracé dans une prose fluide le grand tableau de son milieu (pédago-littéraire) en y insérant son icône...

Pour moi, ces ouvrages sont d'une telle puissance ou d'une telle résistance, dans leur mobilité structurelle et langagière, qu'on y reviendra forcément. Un jour, qui sait?, même les cousins de la francophonie pourraient s'en rendre compte, si tant est que la diversité culturelle gagne son combat.

À la réflexion, j'en suis sûr. La bagarre du natif de Sabrevois, ce fils de bedeau, continuera, contre le mal-dire ou le mal-à-dire canadien-français et québécois, car ses enfants sont là pour rester l'écrivain et syndicaliste Lebeuf, l'écrivain Jodoin, le bibliothécaire Lagarde, le révolutionnaire Julien, l'apprenti conteur des cavernes, Guito, sans oublier Marin, le divagateur de toutes les mers intérieures. Sardoniques et souvent cruels, toujours rêveurs, ils sont les figures d'un réalisme propre à notre société. Ils inventent, dans le cynisme comme dans le lyrisme, des formes et des mots, beaucoup de mots. Et des idées qui poussent.

On ne le sait pas toujours: comme celles de ses meilleurs contemporains, l'œuvre bessettienne pense et dépense (beaucoup), réfléchit sur l'inanité, le seul recours devant l'inanité du monde. La grandeur de l'artiste. Au revoir, maître Bessette!

Olivieri
librairie • bistro

Participants :

Charles-Henri Rapiñ
Polyclinique de geriatric de Genève

Richard Léfrancois
Institut de geriatric de Sherbrooke

Michèle Charpentier
École de travail social de l'UQAM

Animatrice :

Marie Amzallag
Directrice des programmes aux 60 ans et plus au CSSS René Cassin NDG du Montréal-Ouest

Places limitées
Billets en vente à la librairie 55

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

ESSAIS

ENTREVUE

Miriam Toews: une adolescente chez les mennonites

CAROLINE MONTPETIT

Miriam Toews est née dans la communauté mennonite de Steinbach, au Manitoba. C'est là qu'elle a grandi et qu'elle est devenue une adolescente. Et c'est le récit d'une adolescente troublée, de la perte de l'enfance, de la foi et de son cortège de certitudes rigides, qu'elle raconte dans son dernier roman, qui vient d'être traduit chez Boréal sous le titre *Drôle de tendresse*.

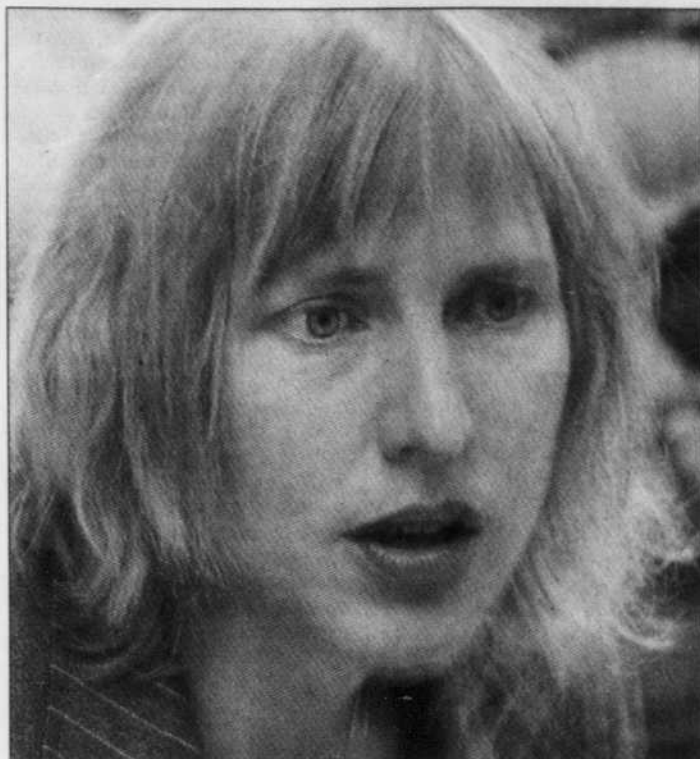
Grande, blonde, Miriam Toews est loin du stéréotype de la femme mennonite, avec sa jupe longue et portant son fagot de bois sur son dos. Il faut dire que Miriam Toews vit aujourd'hui à Winnipeg, comme sa sœur et sa mère, laquelle les y a rejointes après la mort de son mari. «Il y a toutes sortes de mennonites», dit-elle en entrevue. Il y en a des très conservateurs comme des libéraux.

Les origines de la communauté mennonite canadienne remontent au XVI^e siècle en Hollande. Après avoir été persécutés en Europe puis en Russie, les mennonites se sont fait offrir gratuitement des terres par le gouvernement canadien, qui avait besoin de colons dans l'ouest du pays. Dans les petites communautés comme celle d'East Village, que Miriam Toews a créée dans son livre et qui ressemble étrangement à celle où elle est née, un écrivain au bout de la rue principale avertit les passants: *Satan est réel, choisissez maintenant*. Dans ces communautés, où l'on parle une langue maternelle exclusive, le conservatisme peut aller jusqu'à l'excommunication de certains membres de la communauté.

«Il arrive que des gens sont excommuniés. Des adolescents peuvent être excommuniés, par exemple, parce qu'ils sont trop critiques, ou une fille peut être excommuniée parce qu'elle est tombée enceinte en dehors des liens du mariage», raconte-t-elle. Tout cela se fait de façon arbitraire, souvent sur la recommandation de quelques anciens qui ont du pouvoir dans la communauté.

La Nomi adolescente du roman de Miriam Toews a beaucoup à voir avec la jeune fille que l'auteur a été autrefois. Comme elle, ses parents sont des cousins au second degré. Et comme elle, elle a développé un sentiment critique envers sa communauté.

«Je devais partir. Je ne pouvais plus rester», se souvient Miriam



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Miriam Toews affirme ne pas avoir voulu écrire un roman sur les mennonites, mais plutôt sur les sentiments confus d'une adolescente qui fait le deuil de son enfance.

Toews, qui a d'ailleurs séjourné à Montréal après avoir terminé son école secondaire. «C'était nécessaire à la créativité, à la liberté intellectuelle», ajoute-t-elle. La Nomi du roman, poursuit Miriam Toews, ne s'estime pas plus rebelle que la plupart des adolescents. En fait, elle est profondément ambivalente, écartelée entre la sécurité et le paradis futur que lui offre sa communauté, et le besoin de liberté intellectuelle qui la travaille. Elle vit avec inquiétude la rébellion de sa sœur, qui finit par fuir la communauté, puis l'excommunication de sa mère pour des raisons d'adultère, et enfin sa propre excommunication.

«Dans la communauté mennonite, poursuit Miriam Toews, il faut travailler très fort durant notre vie sur terre pour gagner le paradis après la mort.» Or déjà, à l'âge de neuf ans, Nomi décide que la vie sur terre est belle et qu'elle mérite d'être vécue pour elle-même. C'est déjà une prise de position singulière par rapport aux valeurs de sa communauté.

«Il y a des mennonites qui ne se rebellent pas à l'adolescence et qui adoptent des valeurs très strictes à l'âge adulte», mentionne-t-elle. Reste que, comme Mi-

riam Toews le souligne dans son roman, les jeunes des communautés mennonites boivent, prennent de la drogue et ont des relations sexuelles hors mariage, même si c'est officiellement interdit. «Mais ce n'est pas un comportement acceptable pour un mennonite», dit-elle.

Miriam Toews affirme ne pas avoir voulu écrire un roman sur les mennonites, mais plutôt sur les sentiments confus d'une adolescente qui fait le deuil de son enfance. Elle dénonce cependant, du même souffle, les dégâts causés par le fondamentalisme, qui divise encore très souvent les familles. Quoi qu'il en soit, elle demeure surprise de la réaction positive des mennonites qui ont lu ses livres (elle en a écrit plusieurs, dont *Swing Low*, une biographie de son père). «Plusieurs personnes m'ont dit que mon roman parlait de choses qu'elles avaient aussi vécu», dit-elle.

Le Devoir

DRÔLE DE TENDRESSE

Miriam Toews

Boréal

Montréal, 2005, 361 pages

Comment circulent les idées

De Benoziglio à Wald Lasowski, le rire véhicule un progrès

GUYLAINE MASSOUTRE

Aucun esprit chagrin ne saurait résister à Jean-Luc Benoziglio. Ses livres affichent bonne humeur, ironie et malice pures: l'insolent auteur savant joue des tours à l'histoire. Qu'on lui donne une couronne pataphysique du caprice et des palmes de conteur: il les mérite.

L'argument de *Louis Capet, suite et fin* tient en une phrase. Que serait-il arrivé si le tribunal révolutionnaire de 1793, à Paris, avait décidé d'exiler Louis XVI au lieu de lui faire grimper l'échafaud? La réponse, Benoziglio la connaît. Louis Capet aurait pu finir ses jours, détroné et humain, horloger dans un village suisse.

Il vaut son pesant d'or, l'affaire peut donc s'arranger. Avec la discrétion suisse et sans garantie. Qu'importe si les parties se tournent le dos! C'est un mariage d'affaires. Ainsi, le dernier monarque de l'Ancien Régime et le peuple du Valais, le XVIII^e siècle et le nôtre, la vérité historique et les clichés populaires mêlent la vérité et la fiction. La sauce vaut par son piquant.

Voisinage

Pourquoi revenir sur la Révolution française? Faut-il faire de Louis, tête d'un régime bien impopulaire, un martyr à rebours? Pas question. «Le roi est mort. Meure le roi!» Cela n'empêche pas la politique des vainqueurs d'avoir mauvais goût. Méritait-elle ses fêtes du bicentenaire, avec ses guillottes et tout le sang versé?

L'humaniste Benoziglio se l'est demandé. Pas seulement parce qu'il est Suisse. Montesquieu, avec sa fameuse question, le hante: comment peut-on être Persan? Le propos est toujours d'actualité. Du Valais, les affaires de France peuvent sembler farfelues; certes, de l'ingouvernable pétanadière, on prépare «la nouvelle Europe en train de s'édifier». Remarquez le pas cadencé des armées de la république bonapartiste et extrapolez.

Cette Histoire raccourcie et ratée trouble des deux côtés. Vérité d'un lieu et d'un temps, éternité des tyrans! La satire et la philosophie font ici bon ménage, et la blague légère du conte vire au dessin d'horreur. L'humour voltairien aime les traits forcés de l'hyperbole, pour secouer le lecteur de l'hébété et du contentement.

À la manière d'un Cervantès, Benoziglio fait voir l'envers du décor. Qu'est-ce qui fait la vertu d'un peuple et de ses dirigeants? Que signifie le terme liberté, dont l'Occidental se réclame tant? A quoi tient

le bonheur? Ces trois questions, urgentes au temps des Lumières, méritent sa fiction.

Si Montesquieu luttait contre la xénophobie, Benoziglio s'attaque aux bien-pensants. Il n'est pas politiquement correct. Sa fable, originale, dénonce le chauvinisme, la cruauté, le mensonge, toutes les formes d'intolérance, pires, selon lui, que les préjugés. L'intolérance déforme l'Histoire, créant une zone grise où se tapissent les violences, les lâchetés, les consensus meurtriers.

L'ouvrage tombe à pic, au moment où les nations européennes parlent d'adhérer à une constitution commune. Mais au-delà, sous l'angle de la comédie, il interroge les fondements de la modernité. L'humanité justicière a-t-elle connu un coin d'équité? Il semblerait que non.

Échos

L'extravagant Benoziglio accumule les preuves. De son havre suisse, Capet, devenu quidam, est le témoin des petites et des grandes horreurs éternelles. Un brin guindé et coincé, aristocratie oblige, l'ex-roi devenu sujet, tel un chef africain en disgrâce, est le témoin indifférent de scènes économiques, politiques et financières dont il ne tire plus les ficelles. La parodie de la réalité mondialisée d'aujourd'hui est claire.

Sous l'œil hilare et les calembours, l'arbitraire se dévoile en habits de scène. Sous la bonne conscience, la violence. Derrière l'homme seul, la loi du groupe. Le sang finit toujours par gicler. Mauvaise engeance... Benoziglio ne manque pas son tir. Robespierre, Danton, La Fayette, Beaumarchais, Tocqueville, tout un siècle de brutalités et de questionnements défile à Saint-Saphorien. Des exhalaisons de fromage fon-

du aux décrets passés au nom de la cocarde tricolore, les mœurs politiques passent au scalpel d'une écriture aigüe.

Qui veut aimer le XVIII^e siècle lira, sur un tout autre ton, *Le Traité du transport amoureux* du professeur Wald Lasowski, fin spécialiste du roman libertin. Dans un nouveau petit bijou de drôlerie savante, il décrit un siècle de tribulations en voiture particulière, au temps où un cocher risquait sa peau en s'écartant du droit chemin et où les passagers voyaient dans le fiacre d'abord une chambre privée.

Que signifient les termes «transports», «faire une poste», «prendre un fiacre», «un transport au cerveau», «le train du désordre», «le char à Pataclin»? Trépidante littérature de la fesse à l'air. L'ardeur se cache sous ces termes culbutés; la langue a son histoire burlesque et son chahut. Dans le lieu clos de la voiture, les transports sensuels donnent l'occasion d'un libertinage hystérique et effronté, avant-scène des mœurs à la circulation des idées.

Certains parmi nous ont assisté aux conférences du professeur sur «la figure de Priape dans la littérature libertine». Cette question est au cœur de son nouvel essai, qui raconte, cite et commente l'allant du désir, figuré par le véhicule à chevaux fouettés, avec un plaisir renouvelé.

LOUIS CAPET,

SUITE ET FIN

Jean-Luc Benoziglio

Le Seuil

Paris, 2005, 184 pages

LE TRAITÉ DU

TRANSPORT AMOUREUX

Patrick Wald Lasowski

Le Promeneur

Paris, 2004, 99 pages

Romanichels

Mais qui est donc Oscar Dupont, cette vieille chenille sans poil en fauteuil roulant qui fait venir la pluie et qui a écrit plus de trois cents romans?

Sophie Frisson
Le vieux fantôme qui dansait sous la lune
roman
144 p. • 20 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Le lancement de ces ouvrages aura lieu, en présence des auteurs, le mercredi 16 mars à 17 h 30 à la Maison des écrivains, située au 3492, avenue Laval, à Montréal.

Informations: (514) 987-3000, poste 1578

L'ENGAGEMENT DE LA PAROLE
Politique du poème
Sous la direction de Georges Lacroix et Pierre Ouellet

FRONTALITÉS
Censure et provocation dans la photographie contemporaine
Michaël La Chance

LE TREMBLÉ DU SENS
Apostrophe aux inventés
Jean-Pierre Gaud

vib éditeur
www.edvib.com

cep
EXCOMMUNIÉS ET BÉATIFIÉS

LES OIETL'AUTRE

Collection Tourisme

LA PRÉVISION-PROSPECTIVE EN GESTION
TOURISME-LOUIS-CULTURE
JEAN STAFFORD et BRUNO SARRASIN

LE TOURISME INTERNATIONAL VU DU SUD
Essai sur la problématique du tourisme dans les pays en développement
MIMOUN HILLALI

L'ÉCHIQUEUR TOURISTIQUE QUÉBÉCOIS
SERGE GAGNON

LE TOURISME MÉTROPOLITAIN
Le cas de Montréal
DANIELLE PILETTE et BOUALEM KADRI

37\$ Jean Stafford et Bruno Sarrasin
35\$ Mimoun Hillali
45\$ Serge Gagnon
27\$ Danielle Pilette et Boualem Kadri

Presses de l'Université du Québec

Téléphone: 418.831.7474
Sans frais: 1 800 859.7474
www.PUQ.ca

Société de développement des entreprises culturelles
Québec

ESSAIS

Bernard-Henri Lévy en procès

LOUIS CORNELLIER

Depuis quelques mois, la rumeur courait : des livres contre Bernard-Henri Lévy étaient en préparation et leur publication risquait d'ébranler la superbe du philosophe poseur. Il s'agissait, dans un cas, d'une biographie signée par le journaliste Philippe Cohen, coauteur de *La Face cachée du monde*, et, dans l'autre, d'une enquête sur l'œuvre signée Jade Lindgaard, journaliste aux *Inrochuptibles*, et Xavier de La Porte, producteur à France-Culture. Inutile de dire qu'admirateurs et contempteurs étaient impatientes de les lire. Vedette du monde intellectuel français, BHL, en effet, ne laisse personne indifférent et l'on se plaît autant à l'aimer qu'à le détester.

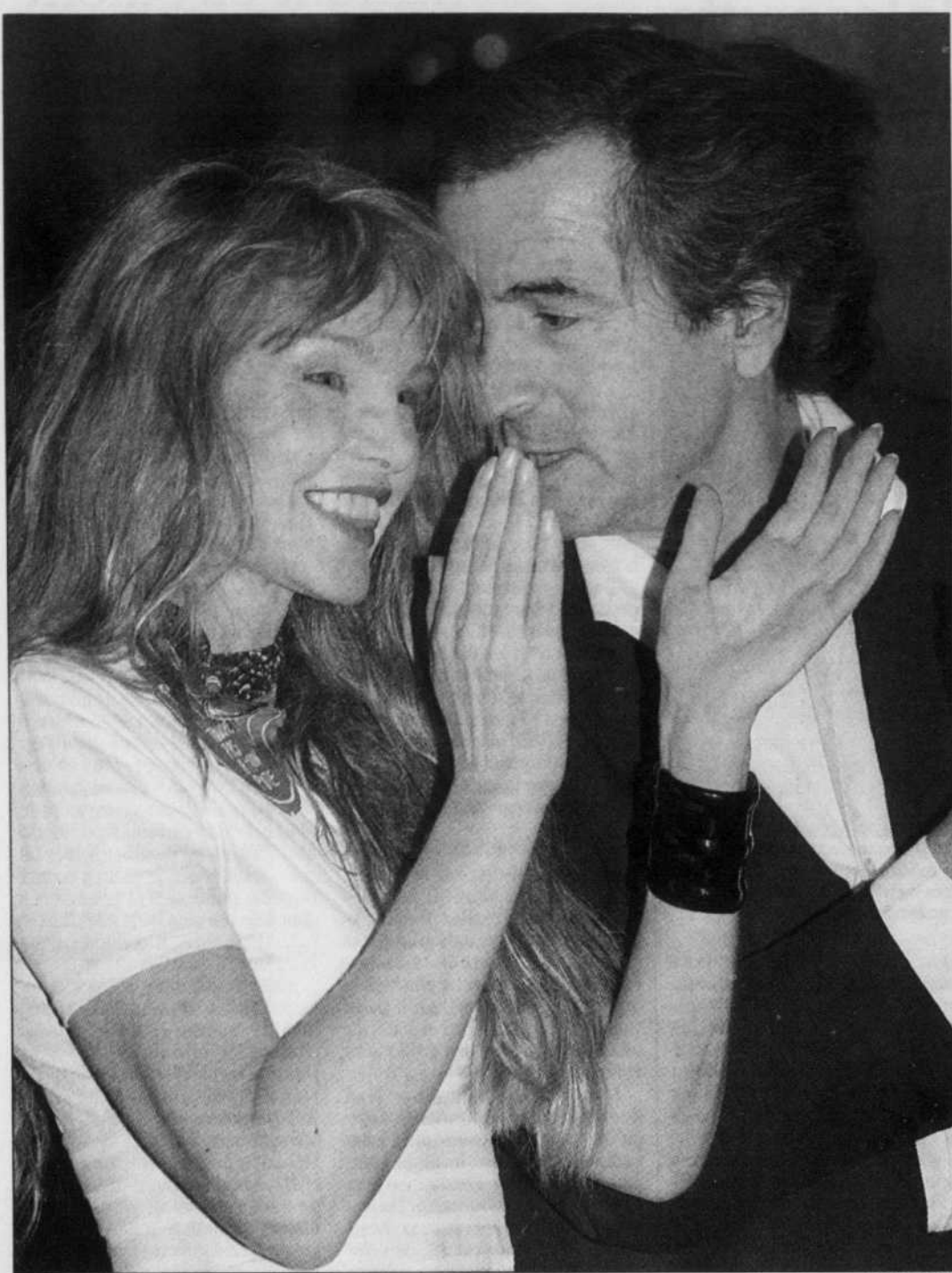
Pour le Cohen, qui vient de nous arriver au moment d'aller sous presse, il faudra patienter encore un peu. En attendant, on peut se rabattre sur *Le B.A. ba du BHL* du duo Lindgaard-La Porte, qui propose une critique en règle de l'œuvre, ouvrages et interventions médiatiques confondus.

Comment BHL s'en sort-il ? À la fois bien et mal. Bien, dans la mesure où la critique de son aura médiatique, quoi qu'en pensent ses adversaires, ne remet pas en cause les qualités de son œuvre. Que BHL soit très riche (surtout en tant qu'héritier d'une fortune familiale), qu'il ait des amis puissants, autant dans le monde politique que dans celui des affaires, qu'il entretienne un réseau médiatique, qu'il soit «people», qu'il soit le mari d'Arielle Dombasle et le père de Justine Lévy, tout cela, en effet, ne devrait pas affecter notre jugement sur l'œuvre.

Bien sûr, son amitié avec feu Jean-Luc Lagardère, magnat de l'édition et actionnaire dans l'industrie de l'armement, entache sa posture de défenseur des damnés de la terre et on peut, comme c'est mon cas, ne pas se reconnaître dans un intello bourgeois qui a sa domesticité, majordome sri-lankais et chauffeur y compris. Ses réflexes de classe, qui ne sont pas les miens, le portent souvent à défendre les grands capitalistes et peuvent choquer quand ils le mènent à «opposer le combat pour les principes démocratiques, la noble politique, à la question des inégalités sociales». À la limite, toutefois, ils ne suffisent pas à vraiment disqualifier l'œuvre comme telle.

L'œuvre

Au sujet de cette dernière, maintenant, les coups portés par Lindgaard et La Porte sont d'inégale pertinence. Il est assez juste d'affirmer, par exemple, que les «nouveaux philosophes», à la fin des années 1970, «ont fait le choix de l'agora télévisuelle contre l'université, de la légitimité médiatique contre la crédibilité scientifique», mais la formule aurait été plus précise si le terme «contre» y avait été remplacé par «plutôt que». Les Glucksmann et Lévy, en effet, ont fait le pari d'un élargissement du débat intellectuel à toute la sphère publique, sans pour autant cultiver un quelconque mépris de la sphère savante. Ce pari, toutefois, et les auteurs ont raison d'insister là-dessus, n'a pas été sans engendrer une forme de «spectacularisation de la culture» qui a trop souvent fait passer les postures avant la substance. Il y a donc là une critique nécessaire, mais qui rate sa cible si elle débouche sur une fausse opposition entre mauvais débats mé-



Bernard-Henri Lévy en compagnie de sa femme, la chanteuse Arielle Dombasle.

diatiques et légitimes débats savants. Jacques Derrida, que les auteurs proposent en exemple à suivre, a lui aussi souvent fait passer la posture, fût-elle savante, avant la substance.

En ce qui concerne le cas BHL plus précisément, Lindgaard et La Porte se livrent à un exercice de blâme à moitié réussi. Sur la base d'une conception deleuzienne de la philosophie selon laquelle est philosophe celui qui crée des concepts, ils refusent ce titre à BHL parce qu'il n'a pas non plus fourni d'outils d'analyse, ni légué de concepts. Ce jugement est très contestable puisque, comme l'écrit André Comte-Sponville dans *La Philosophie* (PUF, 2005), «créer des concepts, c'est évidemment une partie du travail philosophique, mais jamais la seule et pas toujours la principale».

«Le grain de l'écriture»

Admettons, pour les besoins de la discussion, que BHL soit plus un intellectuel ou un essayiste qu'un philosophe au sens savant du terme. On peut demander, alors, en quoi cela disqualifie son œuvre. Les auteurs démolissent *La Barbarie à visage humain* pour cause d'«indigence conceptuelle et idéologique». Cet essai, pourtant, fut un événement intellectuel international et Roland Barthes fournit peut-être, alors, dans une lettre à

BHL, la clé explicative de la force de cette œuvre : «Ce qui m'a enchanté [...], c'est que votre livre est écrit. À des idées importantes – que l'on situera, à coup sûr, dans le champ de la politique –, vous avez donné, chose rare, le grain d'une écriture.» Tout, en effet, dans le succès de BHL, est là : une écriture singulière, d'une rare élégance, au rythme très particulier, capable de traiter de choses complexes sans sombrer dans une technicité aride. Plus encore, ce qui, en elle, fascine, et qui choque ses détracteurs, c'est l'omniprésence d'un je qui accepte de se mettre en jeu et d'assumer pleinement l'incarnation subjective des idées en faisant vibrer la langue.

Ses qualités de style, indissociables de la force certaine d'une pensée, n'excusent cependant pas les errances intellectuelles de BHL. «Reporter pressé qui n'a pas trop de temps à perdre avec les contingences du terrain», BHL, dans les années 1990, a fait le jeu des généraux algériens commanditaires de massacres en s'entendant à accuser faussement les islamistes. Son amitié, dont il s'est fait une gloire, avec le commandant afghan Massoud tiendrait de l'invention pure et simple, tout comme sa participation à la résistance antisoviétique de ce pays au début des années 1980. «Showman de l'engagement», lan-

cent ses critiques.

Quant à son ouvrage sur l'assassinat du journaliste Daniel Pearl, il relèverait, lui aussi, de l'imposture en ce que, sous prétexte d'incarner un nouveau genre – le «romanquète» –, il confondrait grossièrement les faits et la fiction en inventant les pièces qui manquent à sa douteuse démonstration. Lindgaard et La Porte posent là la plus pertinente de leurs questions : «La banalisation de la déformation des faits est-elle compatible avec l'exigence d'un débat démocratique?» En grand reporter, BHL n'est pas à la hauteur.

Aussi, même s'il ne fait pas mouche à tous égards parce que certaines de ses critiques reposent sur de supposées évidences théoriques qui n'en sont pas, *Le B.A. ba du BHL* reste un ouvrage salutaire qui, en écorchant l'œuvre d'un auteur influent, nous impose une réflexion sur ce qui fait la valeur d'une œuvre intellectuelle. Reste à savoir, maintenant, si la biographie signée Cohen fera plus mal à la réputation de BHL. A suivre, donc.

LE B.A. BA DU BHL

ENQUÊTE SUR LE PLUS GRAND INTELLECTUEL FRANÇAIS

Jade Lindgaard et Xavier de La Porte
La Découverte
Paris, 2004, 276 pages

Zola et la vérité concrète

MICHEL LAPIERRE

En 1892, Émile Zola, libre penseur, homme marié et chanteur païen de la fidélité conjugale, mûrit déjà le projet d'écrire sous forme de roman le premier des Évangiles d'une religion de l'humanité, foi laïque qui vise à effacer «le long, l'exécrable cauchemar du catholicisme» en affirmant «la nécessité pour la France de tuer l'Église». La même année, le chaste rationaliste, qui stigmatise la luxure ecclésiastique au nom de la vertu républicaine, fait un pèlerinage à Lourdes avec sa maîtresse... En 1894, il offrira à cette femme et aux enfants qu'il lui a faits hors du mariage des médailles d'or à l'effigie du pape!

La raison a ses limites. En 1888, que pouvait faire Zola, laïciste de quarante-huit ans, lorsque sa belle femme de chambre de vingt et un ans, encore attachée au catholicisme, tomba amoureuse de lui? L'épouser symboliquement à Paris dans un appartement rempli de fleurs, situé bien sûr en face de l'église de la Trinité, et appeler pour toujours Jeanne Rozerot : «Ma chère femme». Jeanne lui donnera les enfants que sa femme légitime n'avait pu lui donner. Zola endurera les crises de jalousie de cette dernière et ne cessera de lui témoigner de l'affection. Il aura deux foyers jusqu'à sa mort en 1902.

Selon l'intuition de Jacques Émile-Zola, le fils de l'écrivain et de Jeanne, il fallait attendre le XXI^e siècle pour publier les *Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*, cet inédit d'Émile Zola, comme si seule notre époque pouvait saisir à quel point les dogmes du matérialisme sont aussi obscurs que ceux des religions et que la littérature, même la plus grande, comporte toujours par rapport à la vie une marge équivoque d'équivoque. Brigitte Émile-Zola, l'arrière-petite-fille de l'écrivain, et Alain Pagès publient aujourd'hui cette correspondance. Ils sont conscients qu'elle ajoute pour la

première fois une dimension intime à la mystique sociale paradoxale du romancier agnostique et scientifique.

Sans même se référer aux lettres, le Québécois Jacques Pelletier souligne lui aussi l'importance de la liaison de Zola avec Jeanne. Dans *Le Testament de Zola*, brillante étude des trois Évangiles zoliens qui ont pu voir le jour, *Fécondité* (1899), *Travail* (1901) et *Vérité* (roman posthume, 1903), il formule l'hypothèse sérieuse selon laquelle, à travers ces œuvres écrites durant la liaison amoureuse, le discours de l'inconscient «surdétermine» le discours rationnel.

Vérité, par exemple, confirme l'hypothèse. Zola y décrit avec tellement de complaisance la force terrible de l'Église qu'il combat que l'aversion du catholicisme dissimule mal l'angoisse métaphysique du romancier. Après tout, c'est le même homme qui, en décembre 1898, en vue du jour de l'An, écrit à Jeanne à propos de leurs deux enfants : «[...] tu leur diras ce que le petit Jésus leur a apporté sur sa commande.» En 1900-1901, l'ennemi déclaré des écoles religieuses aidera sa fille à faire ses devoirs de catéchisme.

Qu'importe l'ambiguïté philosophique! En 1898, il n'existe pour Zola qu'une vérité, la vérité concrète : défendre le juif Dreyfus qu'on accuse injustement d'avoir trahi la France, se faire traiter de sale Italien par les nationalistes et les cléricaux français, devoir se réfugier en Angleterre. «Nous faisons quelque chose de très beau...», écrit le dreyfusard à Jeanne, la catholique si différente des autres.

LETRES

À JEANNE ROZEROT

Émile Zola

Gallimard

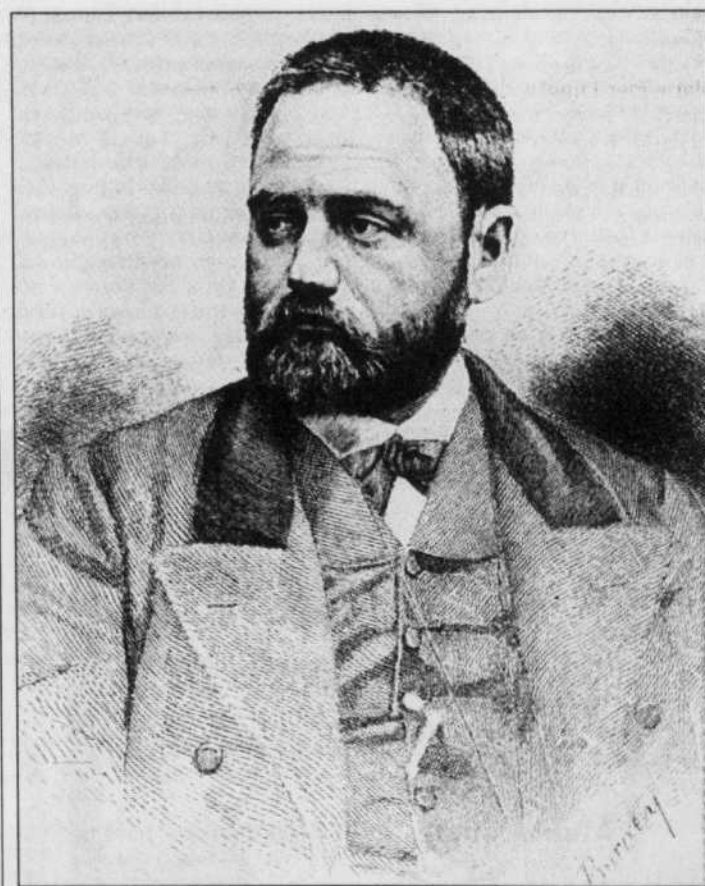
Paris, 2004, 400 pages

LE TESTAMENT DE ZOLA

Jacques Pelletier

Nota bene

Québec, 2004, 212 pages



Émile Zola (1840-1902)

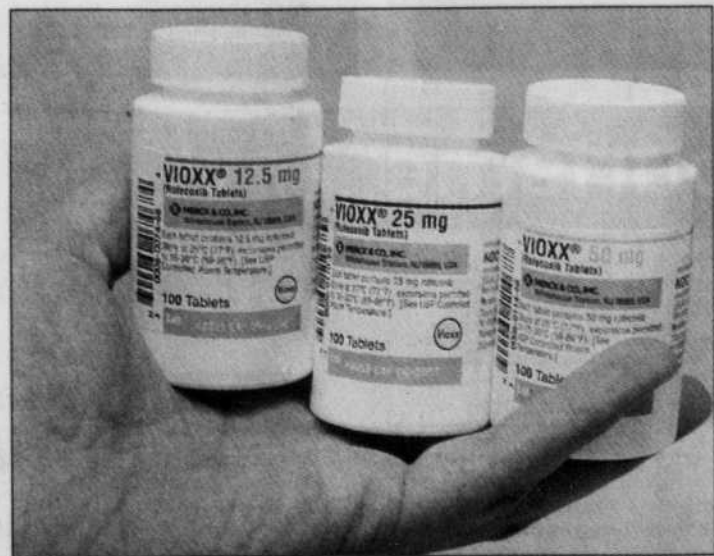
SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

La saga du Vioxx

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Le 30 septembre 2004, date officielle du retrait du Vioxx par le géant Merck, est un jour à marquer d'une pierre noire pour l'industrie pharmaceutique. Désormais, il y aura l'avant et l'après-Vioxx, avançant même le D^r Christian Fortin et son complice Jacques Beaulieu dans *Autopsie d'une catastrophe médicale - L'exemple du Vioxx*. Cet essai, plus pondéré que ne le laisse présumer son titre un peu racoleur, décortique efficacement le phénomène, de l'ascension fulgurante de cet anti-inflammatoire à sa descente en enfer, le tout sans complaisance.

Médecin au Centre hospitalier universitaire de Québec (CHUQ), le D^r Christian Fortin n'hésite pas à le dire : la catastrophe du Vioxx en est une d'exception avec ses 140 000 victimes aux États-Unis seulement. Mais elle est aussi l'exemple type d'une société qui s'enthousiasme pour un nouveau produit sans prêter l'oreille aux signaux d'alarme qui, peu à peu, se sont accumulés pour mettre au jour un risque plus élevé d'accidents cardiovasculaires. Un cas qui en rappelle



La catastrophe du Vioxx en est une d'exception avec ses 140 000 victimes aux États-Unis seulement.

un autre, soit celui de la thalidomide dans les années 60.

Conçu pour prévenir les nausées matinales des femmes enceintes, le sédatif avait durement frappé l'imaginaire collectif pour avoir rendu difformes quelque 8000 bébés. «Quand on a mis la thalidomide sur le marché, on

croyait que le placenta était une barrière suffisante pour empêcher le médicament de se rendre jusqu'au bébé», raconte en entrevue le D^r Fortin. Avec le Vioxx aussi on s'est fié à des croyances semblables, qui se sont révélées tout aussi fausses.

On apprend dans cet essai que

la première étude faite sur le Vioxx en 2000, l'étude VIGOR, a été mal interprétée. «L'étude avait rapporté que le Vioxx augmentait le risque de complications cardiovasculaires de quatre fois par rapport au Naproxen, mais on avait aussitôt dit que ce n'était pas le Vioxx qui était le problème, que c'était le Naproxen qui avait un effet cardioprotecteur», déplore aujourd'hui le D^r Fortin. Merck a donc poursuivi ses ventes sans se soucier de vérifier cette assertion, contrevenant ainsi à un aspect du serment d'Hippocrate qui dicte ceci : «si tu ne peux pas aider, ne nuis pas».

Outre cette incursion minutieuse dans la genèse du Vioxx, les deux auteurs présentent également un point de vue surprenant sur le rôle du patient dans cette triste histoire. En effet, si le retrait du Vioxx marque une date charnière pour l'industrie pharmaceutique, les deux hommes y voient aussi une invitation claire à la responsabilisation du patient, un point de vue rafraîchissant qui fait l'originalité de cet ouvrage au demeurant fort sage sur bien des aspects.

«Les gens veulent la Cadillac en tout, et la médication n'échappe pas à cette règle», raconte le D^r

Fortin. Un nouveau médicament reste un médicament, avec sa part inhérente de risque et d'incompatibilité. À cet égard, il vaut mieux choisir la sécurité. «Le patient doit faire confiance à son médecin, mais il doit aussi être plus critique et ne pas hésiter à poser des questions, à demander d'autres options», croit-il.

Suivi inefficace

Tout cela met en lumière une réalité qui ne fait honneur ni au Canada ni aux États-Unis. En effet, si les effets pervers du Vioxx ont pris cinq ans avant d'être démasqués, c'est que le suivi des médicaments, une fois ceux-ci lancés sur le marché, est d'une efficacité navrante. Certains effets secondaires plus marginaux sont impossibles à détecter dans les phases préliminaires. En ce sens, ce livre dit tout haut ce que la communauté médicale ne cesse de répéter depuis des années sans que les organismes régulatoires s'en émeuvent.

Le hic, c'est que cet ouvrage arrive un peu tôt, trop tôt peut-être. En effet, le cas du Vioxx est loin d'être scellé. Le mois dernier, un comité-conseil de la Food and Drug Administration (FDA) suggérait qu'un retour du

Vioxx était envisageable s'il était assorti d'un *black box*, l'avertissement le plus important avant un retrait des tablettes. Santé Canada, qui se penche sur le sort de toute la famille des COX-2 à laquelle appartient le Vioxx, devrait rendre sa décision d'ici un mois.

En choisissant de chevaucher cette vague avant même qu'elle ne soit terminée, les deux auteurs ont fait un pari hasardeux. Il en résulte certes un essai brûlant d'actualité pour le moment, mais ce dernier risque à terme de perdre une bonne part de son lustre et de son efficacité. D'autant plus que la précipitation a fait en sorte que les deux hommes ont dû se contenter des données américaines. Quelques semaines de plus auraient peut-être permis de rendre compte de la situation canadienne, un travail qui reste toujours à faire.

Le Devoir

AUTOPSIE D'UNE CATASTROPHE - L'EXEMPLE DU VIOXX

D^r Christian Fortin et Jacques Beaulieu
Les Éditions de l'Homme
Montréal, 2005, 198 pages

ESSAIS

Groulx en débat

Un héritage controversé. Tel est le titre de ce collectif dirigé par Robert Boily qui porte sur les «nouvelles lectures de Lionel Groulx». On ne le contestera pas. Le chanoine, en effet, continue de faire jaser et réfléchir et, le moins que l'on puisse dire, c'est que son héritage ne fait pas consensus.

Pour ma part, j'ai déjà dit ce qui m'attachait à Groulx: sa volonté de contribuer à l'émancipation de son «petit» peuple, auquel il était si attaché, son courage et son énergie d'intellectuel combattant et, enfin, contre une opinion répandue, le lyrisme de sa langue rendu émouvant par son caractère



Louis Cornellier

Gérard Bouchard, avec *Les Deux Chanoines*, m'a imposé de reconnaître ce que je soupçonnais déjà, c'est-à-dire qu'il y avait deux visages de Groulx, à la fois conjoints et incompatibles, et que, même si je pouvais bien en aimer un et refuser l'autre, cela ne justifiait pas de gommer le caractère profondément contradictoire de cette pensée. La thèse de Bouchard, solidement étayée malgré quelques petites faiblesses, en a choqué plusieurs, dont l'historien Pierre Trépanier, qui y ont lu un travail de démolisseur sans nuances. Ce ne fut pas mon cas. Je dirais même que c'est cet ouvrage, et les réactions qu'il a suscitées, qui m'a fait découvrir ce qui, peut-être, m'attachait le plus à Groulx, c'est-à-dire, justement, le fait que, comme nul autre, sa pensée suscite le débat, autant lorsqu'on la confronte à d'autres pensées que dans sa propre logique interne.

On comprendra peut-être mieux ma posture devant l'œuvre du chanoine si j'ajoute ceci. Les ouvrages de plusieurs des collaborateurs à ce collectif, issu d'un colloque tenu en 2003, ont été commentés dans cette chronique ou ailleurs dans *Le Devoir*. C'est le cas de ceux de Frédéric Boily, Marie-Pier Luneau, Gérard Bouchard et Pierre Trépanier. Ils ont eu droit, sans exception, à mes éloges. On pourrait y voir une contradiction de ma part puisque les thèses défendues par ces auteurs, souvent, s'entrechoquent. Il faut plutôt comprendre qu'on n'occupe pas une position comme la mienne sans tirer un certain plaisir à fréquenter des thèses divergentes en acceptant de reconnaître leur valeur respective, même si on adhère, en fin de compte, à certaines d'entre elles plus qu'à d'autres.

C'est cette conception polémique de la vie intellectuelle, qui veut que la vérité ne puisse surgir que du choc des idées, qui m'attache à Groulx. Non seulement en a-t-il fait le moteur de son œuvre, mais cette œuvre même, d'où sa richesse et son intérêt, continue de la susciter, ainsi qu'en fait la preuve *Un héritage controversé*, qui regroupe de très stimulantes contributions.

L'influence

Groulx a-t-il «influencé le nationalisme des années 1960 à aujourd'hui et, si oui, dans quelle mesure»? Pour le politologue Frédéric Boily, auteur, en 2003, de *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx*, la réponse à cette question est affirmative et il en veut pour preuve la pensée de Fernand Dumont. Dans l'esprit du chanoine, Dumont aurait tendance «à individualiser l'histoire de la nation», qu'il définit sur des bases culturelles, professerait une conception tragique de cette histoire et accorderait à l'histoire «un rôle fondamental dans le processus de relèvement national». Il serait, en ce sens, un «continuateur» de Groulx sans en être un disciple. Intéressante, la thèse reste un peu courte puisqu'il me semble qu'on pourrait en dire autant de presque tous les penseurs nationalistes sans faire intervenir la mémoire de Groulx. Ce que Boily cherche aussi à montrer, par ailleurs, c'est que ce paradigme, qu'il qualifie de groluxiste mais qu'on pourrait simplement qualifier de nationaliste, n'est pas le seul possible et qu'un Jocelyn Létourneau, par exemple, opère une rupture avec cette «histoire-misère».

Marie-Pier Luneau, à qui l'on doit l'excellent *Lionel Groulx - Le mythe du berger* paru en 2003, analyse les stratégies d'écrivain du chanoine afin de montrer qu'il a préféré la stratégie du succès (reconnaissance populaire) à celle de la réussite (reconnaissance institutionnelle) et qu'il a créé de toutes pièces son statut de «berger du peuple», tout en affirmant qu'il lui était imposé. L'intellectuel, écrit-elle, avait un «sens des affaires» qui lui servait, non à s'enrichir, mais à assurer sa notoriété.

Le flirt indépendantiste de Groulx l'aurait-il entraîné à négliger les minorités françaises du reste du Canada? Auteur, en 2004, du volumineux *Quand la nation débordait les frontières - Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, l'historien Michel Bock démontre que non: «L'indépendance, même dans ses réflexions les plus hypothétiques, ne changerait rien à la nature profonde de la nation canadienne-française. La fondation d'un nouvel État, selon l'idéologie



SOURCE ARCHIVES LIONEL-GROULX

Selon Norman Cornett, professeur d'études religieuses à McGill, «Lionel Groulx voyait le Canada français comme l'Israël de l'Amérique du Nord».

traditionnaliste de Groulx, est impuissante à créer une nouvelle entité nationale.» À cet égard, sa pensée ne saurait plus avoir cours.

Norman Cornett, professeur d'études religieuses à McGill, présente une des pistes les plus originales de ce livre. Selon lui, Groulx, en s'inspirant des idées de l'ultramontain Louis-François Lafèche, postulait une «relation intégrale entre le salut national et le salut spirituel» qui justifiait un nationalisme fondé sur l'Ancien Testament.

«Groulx, écrit-il, voyait le Canada français comme l'Israël de l'Amérique du Nord» et «considérait le catholicisme comme l'alliance entre Dieu et les Canadiens français». Tout le débat sur le présumé antisémitisme du chanoine s'en trouve éclairé d'une nouvelle lumière.

Le moment le plus fort de ce collectif reste la passe d'armes entre Gérard Bouchard et son

contradictoire, Pierre Trépanier, qui l'accuse de mauvaise foi et d'errance méthodique. La «pensée en miettes» qu'analyse Bouchard, explique Trépanier, trahirait la structure interne de l'œuvre de Groulx. Il résulte de cet échange un fascinant débat qui risque de se poursuivre.

C'est à Bouchard, cela dit, qu'il revient de rappeler que la véritable actualité de Groulx se résume peut-être à une question: «Comment réussir là où Groulx a échoué» dans l'entreprise d'émancipation de la nation?

louiscornellier@parroinfo.net

UN HÉRITAGE CONTROVERSÉ

NOUVELLES LECTURES DE LIONEL GROULX

Sous la direction de Robert Boily VLB Montréal, 2005, 192 pages

Venez les rencontrer au Salon du livre de l'Outaouais



Marguerite Andersen



Daniel Aubin



Estelle Beauchamp



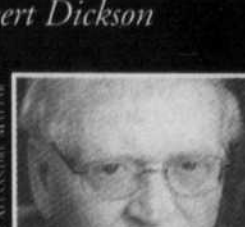
Joël Beddows



Suzon Demers



Robert Dickson



Maurice Henrie



Roger Levac

Stand 326

Prise de parole pdp.info.ca

LES PENSÉES EN BATAILLE À LA LIBRAIRIE GALLIMARD

À l'occasion de la pièce **FORCES**, d'August Stramm présentée au Théâtre de Quat'Sous

ERIC JEAN
DIRECTEUR ARTISTIQUE ET CODIRECTEUR GÉNÉRAL DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

RENCONTRE

STEPHANE LÉPINE
DRAMATURG

JEUDI LE 17 MARS DE 17H30 À 19H
à la librairie Gallimard, 3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal
POUR INFORMATIONS: 514 / 499 2012

UNE COLLABORATION

ACTIVITÉ GRATUITE

Librairie Gallimard www.gallimardmontreal.com

Abonnez-vous à

XYZ

LA REVUE DE LA NOUVELLE

Recevez en prime!
Frontières ou Tableaux d'Amérique (roman) de Noël Audet (valeur 16 \$) avec un abonnement d'un an

Numéro 81
Nouvelliers bretons

Les prix sont toutes taxes comprises

1 an / 4 numéros	2 ans / 8 numéros	3 ans / 12 numéros
Individu Canada 25 \$	Individu Canada 45 \$	Individu Canada 65 \$
Étranger 35 \$	Étranger 65 \$	Étranger 95 \$
Institution Canada 35 \$	Institution Canada 65 \$	Institution Canada 95 \$
Étranger 40 \$	Étranger 75 \$	Étranger 110 \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉL. _____

CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA

NO _____ EXP. / _____

SIGNATURE _____ DATE _____

RETOURNER À: XYZ, La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Les Donneurs
Dimanche 20 mars, de 13 h à 17h

Rencontrez un Donneur!
Douze poètes vous offrent leurs mots-poèmes.

La programmation de la Quinzaine est disponible dans les lieux participants.

Montréal

www.ville.montreal.qc.ca/culture

UN POÈTE DANS VOTRE QUARTIER

Aline Apostolska, Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal
Linda Bonin, Maison de la culture Mercier • François Charron, Bibliothèque de Rosemont • Fredric Gary Comeau, Bibliothèque de Pointe-aux-Trembles • Jean-Paul Daoust, Maison de la culture Frontenac • Carole David, Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville • Jocelyne Felix, Maison de la culture Côte-des-Neiges • Rodney Saint-Éloi, Bibliothèque Saint-Michel • Hossein Sharang, Bibliothèque Parc-Extension • David Solway, Bibliothèque du Mile-End • Martin Thibault, Bibliothèque Le Prévoist • David Wörmaker, Maison de la culture Marie-Uguay

UNEQ

Maison de la culture

Donneurs

Reclames, messages, informations, pubs qui pilonnent le visible jusque dans les latrines. Quelque part entre les ordres, respire le mot libre, la phrase ouverte, offerte, gratuite: le don.

LOCO LOCASS, porte-parole

BLOC-NOTES

Le continent noir sur le dos et la tête

Ouagadougou, c'est laid. Des bâtiments de brique et de broc émergent d'une poussière de sable. Les seules vraies taches de couleur urbaine sont les vêtements de la multitude humaine qui envahit les rues durant la journée, avant de retrouver les bidonvilles voisins dès le coucher du soleil. Les femmes, aux robes somptueuses de reine de Saba et au port altier, éclairent la capitale du Burkina Faso. Sans elles, le gris de la poussière et des murs fonderait en dégradés dans cette chaleur insupportable. Sans elles, on verrait davantage les vautours planer et se poser partout en espérant gruger quelque carcasse oubliée.

Après plusieurs jours à mariner dans l'étuve de la ville, on part voir du pays à bord d'une vieille voiture non climatisée, en cherchant une autre Afrique, plus rurale.

Moins chaude que Ouagadougou? À peine. La savane paraît aussi sèche qu'une peau de tambour, pauvre comme la ville mais plus proche de ses racines. De toute façon, les racines africaines ne sont jamais bien loin du macadam. La population des villes vient de la campagne, en général. Amadou, chauffeur durant le festival de cinéma, me parle du village dont son père est le chef. J'aime beaucoup Amadou, qui évalue ses interlocuteurs du coin de l'œil sans trop parler. Il sort après moi d'une pièce pour ménager les fantômes des ancêtres, magazine mes grigris, tranche les chicanes des autres avec une sagesse tranquille.

Amadou nous accompagne hors de la ville. Il sait



Odile Tremblay

que la beauté de l'Afrique se cache dans les villages de huttes, où le temps a défilé plus lentement qu'ailleurs sur la planète. Et notre voiture de filer plein sud presque jusqu'aux frontières du Ghana.

Dans la région de Pô, le village de Tiébé est célèbre pour la beauté de son architecture gurunsi où les habitations sont peintes par les femmes. Des motifs géométriques voisinent les formes animales des serpents, des lézards, des tortues sur les maisons et les greniers à mil. Un jeune guide nous entraîne dans le labyrinthe de la concession Anoua où vit la famille royale. Plus de 120 personnes issues d'un ancêtre unique venu du Ghana habitent ce dédale de constructions argileuses, entourées d'un rempart protecteur percé d'une seule entrée.

Le jeune guide n'a pas seize ans. Les jeux de la polygamie et des générations entrecroisées ont fait de lui l'oncle du chef. Et il en est tout fier.

Tiébé a mis en place un système de visites guidées dont l'argent est réinvesti dans l'entretien du vil-

lage, pour repeindre les maisons. Avec un petit forfait d'entrée, on ne finance pas les fonctionnaires d'une organisation de bienfaisance mais les villageois eux-mêmes. Tant mieux!

De toute évidence, la mondialisation n'a pas pénétré ces cellules carrées ou circulaires, où tout le mobilier est incorporé aux murs. Les calabasses et les canaris de terre cuite sont les seuls récipients qui pendent aux crochets. Dans une minuscule maison vit la grand-mère et les jeunes filles à marier. Elles sont sorties au marché. On rampe à travers le trou étroit de la porte conço jadis pour ralentir les assauts des lions et des ennemis.

Difficile de résister aux charmes de l'exotisme! Quand on voit les Anciens délibérer sous l'arbre à palabres, lorsque le sorcier surgit par une entrée dérobée pour livrer sa commande de grigris, devant l'atout des sacrifices souillé de plumes et de sang de poulet, on croit découvrir une Afrique inviolée.

Mais la pauvreté, l'exclusion, la polygamie collent aux vieux rituels. Les femmes de Tiébé et d'ailleurs, on a bien peu l'occasion de leur parler. Elles plient le mil, préparent la cuisine, veillent sur les enfants, courent au marché, transportent sur leur tête des charges immenses. En les regardant avancer dans leurs robes multicolores, avec leurs bébés attachés sur le dos et d'intraçables plateaux de marchandises plantés sur le chef, j'ai songé qu'elles n'avaient jamais entendu parler de la Journée de la femme, ces Africaines-là... Elles travaillent plus que les ânes aux grands yeux tristes

qui avancent dans la poussière, à peine mieux traitées qu'eux dans leur société patriarcale. On dirait pourtant qu'elles portent le continent sur leur tête et leur dos...

Au Fespaco, le grand cinéaste nigérien Sembène Ousmane présentait son film *Moolaadé* sur la coutume de l'excision dans un petit village et le refus d'une femme d'y soumettre des petites filles. Ce film était un témoignage d'amour devant la beauté de cet univers traditionnel filmé avec ferveur et inquiétude. Il était aussi une invitation à entrer dans la modernité pour échapper aux coutumes barbares. Le regard d'Ousmane oscillait entre deux pôles. Et devant la misère, la beauté de l'Afrique, on tanguait avec lui.

Interrogé au Fespaco, le cinéaste réaffirmait sa confiance dans la puissance des femmes, la vraie force du pays.

Mon voisin de siège, dans l'avion Ouagadougou-Paris, était un ancien ingénieur français. Il travaillait dans une ONG pour aider un village burkinabé à avoir de l'eau et à émerger de son marasme économique. Tout manque là-bas, répétait-il. Cet homme m'a tenu le même discours que le cinéaste nigérien: l'avenir de l'Afrique passera par les femmes, si maltraitées, si vaillantes. Il disait cela d'un ton un peu étonné, désolé pour les hommes du continent noir, ébahi par le courage au féminin. On a parlé de la Journée de la femme du 8 mars. Il a ri.

otremblay@ledevoir.com

Sartre, cent ans de liberté

MICHEL CONTAT

Ses amis de jeunesse l'appelaient «le petit homme», peut-être parce qu'ils le savaient promis à la grandeur. Lui-même n'en doutait pas, du moment qu'elle ne dépendait que de lui. Raymond Aron se souvient qu'il admirait l'assurance de son petit camarade. Kant, Hegel? Et pourquoi pas? Il dit aussi que les normaliens de cette génération se demandaient qui de Sartre ou de Nizan, les inséparables, serait célèbre le premier et qui le serait pour toujours. Lui-même pensait que Sartre créerait en philosophie et Nizan en littérature.

Sartre raconte qu'il se pensait comme un grand homme au futur, vivait sa jeunesse comme celle du «jeune Sartre» que détailleraient les biographies. Mieux encore, il avait conçu ce grand projet: «être à la fois Spinoza et Stendhal». Quand Simone de Beauvoir le rencontra, au printemps de 1929, elle fut frappée par cette belle conviction, par l'impétable jaillissement d'idées et de théories qu'il produisait, mais aussi, quand il lui fit lire ses premiers essais, par leur maladresse. Il était arrivé à Sartre une aventure métaphysique: il était né. Cet accident arrive à tout le monde, mais chez lui la naissance prit un tour véritablement ontologique: elle était pure contingence. Autrement dit, elle aurait pu aussi bien, sentait-il, ne pas se produire. Plus tard, quand il interpréta les conditions particulières de son enfance, dans *Les Mots*, il écrivit: *Ma chance fut d'appartenir à un mort: un mort avait versé les quelques gouttes de sperme qui font le prix ordinaire d'un enfant* et il s'en félicita: orphelin de père, c'est à ce «mort en bas âge» qu'il devait de n'être pas «rongé par le chancre du pouvoir» et de ne pas avoir de surmoi. Il était donc de trop et ce caractère surnuméraire devait lui donner l'intuition que c'est là le propre de l'homme. Somme toute, il était de naissance le philosophe de la liberté parce qu'il avait vécu dès la petite enfance notre condition d'être sans destination autre que celles que nous pouvons nous donner nous-mêmes. Cela vous assure une certaine avance dans la vie.

Encore faut-il trouver la forme qui confèrera à cette découverte valeur de vérité universelle. Sartre y mit du temps. Aron, armé de l'idéalisme kantien, avait démolé une à une ses théories, sans le convaincre. Il creusait son sillon, obstinément, sûr d'avoir raison parce qu'il vivait ce qu'il pensait, quand Aron allait en élégant jouer sur des courts de tennis. Pendant que son camarade Nizan, fort de son engagement aux côtés des damnés de la terre inscrits au PCF, donnait dans des romans virulents la charge contre la classe ennemie du genre humain, la bourgeoisie, Sartre, empêtré dans un néoclassicisme hérité de Valéry, proposait des mythes sur la *Légende de la vérité* en essayant d'en reconstituer l'histoire. Puis, sur le conseil du bon Castor, ainsi qu'il appelait sa compagnie, il se décida à donner la forme d'un roman à l'expérience constitutive de sa personne. Modestement, il nomma cette entreprise son «factum sur la Contingence».

Le Castor tordit le nez quand elle en lut une première version, écrite au Havre où il enseignait la philosophie: cela sentait encore trop son prof. Ne pouvait-il y mettre un peu du suspense qu'ils aimaient au cinéma et dans les romans américains?

Beauvoir, qu'il décrivit plus tard comme un des «témoins sourcilieux qui ne [lui] passent



SOURCE AFP

Jean-Paul Sartre en octobre 1970, à l'époque où il prit publiquement position en faveur de l'action du FLQ au Québec.

rien», ne fut pas encore convaincu. Il remit donc son manuscrit sur l'établi, rabota, polit, resserra. Mais ce manuscrit amélioré, intitulé *Melancholia*, n'eut pas l'heur de plaire aux lecteurs de Gallimard. Sartre se sentit refusé dans son être même et, comme une jolie jeune personne qu'il convoitait le refusait aussi, il plongea dans la dépression, se crut poursuivi par des langoustes et des crabes, se pensa victime d'une psychose hallucinatoire chronique, au grand agacement de sa compagnie qui trouvait qu'il se complaisait dans la folie. Il cessa donc d'être fou, fit intervenir Charles Dullin auprès de son ami Gaston Gallimard; celui-ci accepta l'étrange roman, proposa pour titre *La Nausée*, et Sartre consentit de bonne grâce à l'édulcorer quelque peu. On connaît la suite.

L'apport

Qu'est-ce que Sartre a apporté au monde littéraire avant la guerre et qui éclatera véritablement après? Une vision radicale de la condition humaine. Non pas politique, mais ontologique: l'être humain est livré à l'angoisse dès qu'il considère son existence dans sa vérité. Il est ce qu'il n'est pas et n'est pas ce qu'il est, et cette distance à soi, cette impossibilité de coïncider avec soi n'est rien d'autre que la liberté de la conscience.

Husserl a appelé cette projection de la conscience vers les choses l'«intentionnalité». L'homme est tout entier dehors, dans le monde, exposé au grand vent du réel. Il n'y a pas d'intériorité, ce qu'on appelle la vie intérieure est une mystification, une vaine complaisance aux mythes de la personne unique et exquise. La phénoménologie nous délivre de Proust et de la psychologie. L'imagination est cette faculté de «néantiser» qui est propre à la conscience et lui confère la liberté. Celle-ci n'a rien d'un cadeau; tout au contraire elle engage à la responsabilité, d'autant plus qu'il est impossible de la fuir, sauf à mentir à soi et aux autres par la mauvaise foi. Mais elle permet aussi la grandeur en quoi consiste une vie assumée comme liberté, contre tous les déterminismes, y compris celui de l'inconscient.

Ces thèmes de l'existentialisme sartrien ou de l'existentialisme athée et qui seront formalisés, conceptualisés dans *L'Être et le Néant* (1943), sont déjà en place dans les écrits que Sartre publie au cours des années 1930. La guerre va lui servir à les approfondir, à les développer.

La guerre est la grande chance de sa vie, peut-on dire au risque d'un scandaleux paradoxe. À la Libération, Sartre commença son article sur «La République du silence» par cette phrase devenue célèbre: «Jamais

nous n'avons été plus libres que sous l'Occupation allemande.» Libres parce que exposés, dans une situation-limite, à la vérité de la condition humaine et confrontés aux choix les plus extrêmes. Il est souvent reproché à Sartre, surtout depuis qu'il est mort, de n'avoir pas été fusillé ou au moins torturé, d'avoir résisté en écrivant au lieu de le faire les armes à la main. De n'avoir été ni Jean Cavailles ni René Char. En somme d'avoir été Sartre. D'avoir écrit *Les Mouches*, *Huis clos*, *L'Être et le Néant*, au lieu d'avoir descendu des Allemands ou fait sauter des trains. Que lui se le soit reproché, après, on peut le comprendre; que d'autres, surtout ceux qui l'ont lu, lui fassent le reproche d'avoir écrit, c'est farce. La résistance d'écrivain et de philosophe de Sartre est irréprochable.

Les reproches, si on tient à lui en faire, portent sur la manière dont il a justifié et argumenté ses choix politiques de l'après-guerre et des années 1950 et 1960. On peut aujourd'hui préférer les objectifs du Rassemblement démocratique révolutionnaire qu'il anime en 1948-49 aux attendus de la position de compagnon de route qu'il prend en faveur du Parti communiste de 1952 à 1956.

Mais ces positions ne sont jamais que de la politique et ce qui nous importe est ailleurs, dans le fait que l'œuvre que Sartre poursuit dans les années «litigieuses» (aux yeux de Bernard-Henri Lévy, par exemple) est à proprement parler celle d'un génie.

L'exaltation des refus

On peut être fier d'avoir été contemporain de cet homme-là, Jean-Paul Sartre, émouvant, drôle, fraternel. Il avait 60 ans quand je l'ai connu, il était couvert de gloire à un point qu'aucun écrivain français n'avait connu avant lui, il irradiait de dynamisme, il exaltait en vous tous les refus, tous les espoirs, tous les projets. Il ignorait complètement qu'il était Sartre, cet Autre que les jurés du Nobel avaient voulu pétrifier en statue de lui-même, tout ce dont il avait horreur. Il aimait la vie, ne se mentait pas, ne disait pas la vérité, dans l'intimité, à celles qui ne voulaient l'accepter; il ne s'en désolait pas, ne se rongeaient pas de culpabilité. Il allait de l'avant, je l'ai toujours connu ainsi, même diminué, sans souci de ce qu'il laissait derrière lui, délivré de ce qui entrave tant les hommes: l'intérêt. «Fidèle au beau mandat d'être infidèle à tout», libre il a été, libre il reste, exposé au vent de l'histoire, au souffle épais et brûlant du monde. Un grand vivant qui n'est pas mort, car il s'est transformé en ce qu'il était, un appel à la liberté.

Le Monde

VITRINE DU DISQUE

Pas difficile de s'enticher d'Alexandre Belliard

PIÈGE À CON

Alexandre Belliard
Disques Gavroche / Musicor
(Sélect)



Alexandre Belliard est un Montréalais de 29 ans qui a failli accéder au succès par l'autoroute pavée d'or de la Star Académie mais qui, Dieu merci, a plutôt pris la deuxième sortie à gauche — il avait franchi la sélection initiale la première année — et s'est mis à l'écriture de ses propres chansons. Voilà son premier album, réalisé par Hugo Perreault, un ancien d'Okoumé, album dont l'indéniable valeur donne la mesure de ce qu'on aurait perdu si l'Alexandre s'était retrouvé à Sainte-Adèle à chanter *Le Début d'un temps nouveau* en duo avec le Wilfred. Car Belliard a ce quelque chose d'essentiel qu'avait un Dédé Fortin, qu'à parfois eu un Kevin Parent sur ses premiers disques et qu'a aussi un Fred Fortin quand il ne déconne pas: une transparence émotionnelle dans l'expression, et un sens inné de la justesse de ton dans ladite expression.

Voyez ce personnage que Belliard décrit dans *La Star du rodéo*: «*Tes pas un gars triste, t'es un gars seul.*» C'est fou tout ce qui est inclus dans ces quelques mots. Pareil dans la chanson suivante, qui s'intitule *Laisse-moi pas tranquille*: «*Laisse-moi pas tranquille / A me crever à p'tit feu / J'me sens trop fragile / C'est à croire que la vie m'en veut.*» Pas de fioritures décoratives, pas de jolieses de style, et pourtant, c'est pas du n'importe quoi n'importe comment. Tout est là. Tout est dit. Et, bel équilibre, Belliard ne se donne pas systématiquement le rôle du gars qui va pas bien (gros problème chez un Mario Peluso, par exemple). Dans une ballade splendide et solennelle qui s'intitule *Viens faire un tour quand même*, son désir d'être avec celle qu'il appelle «*sa bien-aimée inconnue*» est criant de vérité vraie: «*Sache t'es bienvenue, j'ai l'oeuv ouvert / J'prendrai soin de toi, c'ta ça qu'j'sers / Moi, quand j'aime pas, j'suis malheureux / J'trouve que la vie, c'est beau à deux.*» C'est tout simple et c'est le contraire d'une banalité ou d'un cliché.

Et cela se décline sur le mode folk-rock, simplement aussi, avec plein d'accords de *do* et de *mi* mineur et de *ré*, mais c'est remarquablement bien emballé par Hugo Perreault, qui a su conserver le côté un-gars-une-voix-une-guitare tout en dessinant par petites touches un paysage sonore contemporain, qui place Alexandre Belliard dans les mêmes alentours qu'un Marc Déry, un Dumas ou un Fred Fortin. Le petit monde moderne de la musique d'auteur-compositeur-interprète de qualité.

Le mieux, c'est peut-être d'aller vous faire une idée en trois dimensions du gaillard lundi 21 mars au Lion d'Or, alors qu'il se produit dans le cadre des Francouvertes. En tout cas, moi, jusqu'à nouvel ordre, c'est ma découverte de 2005 en chanson québécoise.

Sylvain Cormier

THE DITTY BOPS

The Ditty Bops
Warner Bros.

Les Ditty Bops sont deux jeunes filles en fleurs de la Californie, qui se la jouent folk, pop ou même vieux vaudeville quand ça leur prend, harmonisent délicieusement, gratouillent guitares, mandolines et dulcimers comme de

rection: Christina Pluhar. Alpha 2
CD Alpha 065 (distr. Pelléas)

Si, un jour de 2004, vous aviez croisé Johannette Zommer, Marco Beasley et Dominique Visse à Utrecht (Pays-Bas) et que vous leur aviez demandé: «*Mais que faites-vous ici?*», l'une aurait répondu: «*Je vais incarner l'Amel!*» et les hommes de rajouter: «*Je serai le corps et le temps; et moi, le plaisir!*» Non, vous ne seriez pas tombé sur une bande de fous, mais sur les interprètes lumineux de la *Représentation de l'âme et du corps* d'Emilio de' Cavalieri (1550-1602) qui, en l'an 1600, créa à Rome, au siège de la Congregazione dell'Oratorio, une œuvre d'un genre nouveau que l'on nommera d'ailleurs «oratorio».

C'est en ces mêmes années que Peri et Monteverdi inventeront l'opéra et, tout comme l'*Orfeo* de ce dernier, la *Rappresentazione di Anima, et di Corpo* est une œuvre essentielle de l'histoire de la musique. On notera d'ailleurs à l'écoute qu'il s'agit d'un véritable «opéra sacré». La remarquable notice (comme toujours chez Alpha) vous renseignera sur la véritable collection d'innovations que renferme la *Rappresentazione*. Et il faut bien l'avouer: c'est là une composition non seulement aussi importante que l'*Orfeo* de Monteverdi, mais, surtout, aussi belle et captivante.

La *Rappresentazione di Anima, et di Corpo* n'avait pas jusqu'à présent une discographie digne de son rang. La nouvelle version de Christina Pluhar vient tout balayer: chanteurs exceptionnels, timbres instrumentaux suaves et sensuels, caractères parfaitement campés, textes rendus avec clarté. Voici l'un des disques essentiels de l'année 2005 et, au-delà même, de la décennie.

Christophe Huss

CLASSIQUE

CAVALIERI

Rappresentazione di Anima, et di Corpo. Johannette Zomer (Anima), Marco Beasley (Corpo/Tempo), Jan Van Elsacker (Intelletto), Stephan MacLeod (Consiglio/Mondo), Dominique Visse (Piacere), L'Arpeggiata, di-

En présence de BERNARD LANDRY

et de Monique Richard,
assistez au lancement de

MANIFESTE SYNDICALISTE ET PROGRESSISTE POUR UN QUÉBEC LIBRE

de
PIERRE DUBUC



Le lundi
14 mars
de 17 h à 19 h

à la Maison Ludger-Duvernay
82, rue Sherbrooke Ouest
(coin Saint-Urbain)
Montréal

ENTRÉE LIBRE ! BIENVENUE À TOUS !



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES